

LUKAS STELLA

# STRATAGÈMES DU CHANGEMENT

DE L'ILLUSION DE  
L'INVRAISEMBLABLE  
À L'INVENTION  
DES POSSIBLES

# Stratagèmes du changement

Du même auteur :

*Croyances informatisées  
dans l'ordre des choses marchandes  
(Abordages informatiques)*

Éditions du Monde Libertaire  
2002

**Lukas Stella**

# **Stratagèmes du changement**

**De l'illusion de l'in vraisemblable  
à l'invention des possibles**

**Éditions Libertaires**



## Partout et nulle part

**L**e climat a changé dans notre société. Ses dépressions quotidiennes et ses tourmentes cycliques instaurent un temps lourd et instable dans une insécurité sociale qui s'installe comme une météo inévitable. C'est une période de compétition, d'arnaque, de manipulation et de mensonge entraînant chacun dans un isolement guerrier, retranché derrière ses certitudes préfabriquées.

Les fortes pressions numériques des machines à réduire disséminent la confusion, la peur, la violence et le désespoir afin de faire passer son État policier pour un état de grâce, sauveur suprême d'une sécurité qui n'arrive pourtant plus à cacher une précarité qui devient la norme. Le provisoire instable, ainsi que la peur des autres dans un isolement craintif, font trop souvent préférer des modifications de procédures dans les programmes et leurs applications, au désordre supposé d'une remise en cause de l'ordre des choses établies, même s'il est considéré comme injuste et invivable. Dans cette société recroquevillée dans l'inquiétude et l'agressivité, il ne reste plus que l'ultime des solutions pour sauver les apparences : le changement partout, ou du moins son illusion publicitaire tapageuse.

Les plus conformistes des conservateurs présentent leur programme de changement radical en évoquant une révolution moderne. Plus les mensonges de la

propagande sont énormes plus ils passent, du moment que le matraquage médiatique bourre systématiquement et sans relâche, des crânes réceptifs, sous l'influence permanente de croyances programmées. L'intoxication achève sa représentation.

La marchandisation du politique se réalise aujourd'hui dans l'apparence d'un changement continu, qui en est son fonctionnement conservateur routinier. La permanence d'un changement continu n'est que la représentation de son absence perpétuelle. C'est l'inertie du vide.

La vie est un changement qui s'invente chaque jour.

Aujourd'hui la plupart des gens ne votent pas pour changer le monde, ni pour donner carte blanche à leur candidat, mais bien contre les autres en liste, comme un moindre mal, sans trop y croire. Les directions des partis ne représentent plus grand chose d'autre qu'une partie de leurs propres militants. Leurs programmes ne font que déplacer les problèmes de société sans vraiment y toucher, car leurs fonctions sont de les faire accepter à grands coups de propagande médiatique, afin de pouvoir gérer en toute quiétude le pillage des biens communs pour les meilleurs profits d'une poignée de multimilliardaires.

Qui ne pense pas dans la logique marchande est banni de la société du spectacle. Aujourd'hui n'est politiquement toléré que celui qui suit aveuglément les règles de la tyrannie économique, sans jamais toucher aux agioteurs des hautes sphères de la spéculation numérique. Sous la dictature économique et financière, l'apparence creuse d'une démocratie, dérobée par des gestionnaires soumis et des bouffons à la mode de la pub en cours, vacille dangereusement. Cette mascarade

à l'usage servile de consommateurs d'illusions aura de plus en plus de mal à cacher l'usurpation des richesses, l'appauvrissement des populations, la misère émotionnelle, la solitude de l'ennui, la guerre permanente à tous les étages, la pollution généralisée de la planète...

Les politiques au pouvoir, gestionnaires des États au service du grand capital et de la haute finance, sont aujourd'hui libres d'escroquer le bien public pour le livrer aux entreprises mafieuses de l'affairisme mondial. Ils font autorité en répression décomplexée, dans un marché sécuritaire qui spéculé sur la misère et tire profit de la précarité des conditions d'existence.

Ces mercenaires sans scrupule, mandataires de la misère sans lendemain, parient sur le vide qui envahit les populations plongées dans un désespoir muet, pour récupérer les peurs et les angoisses, les haines, les rancœurs et les frustrations, afin de se constituer un électorat facilement manipulable et corvéable à merci.

L'ordre établi détruit les hasards et les éventualités. Sans un certain degré de désordre il devient hostile à la vie, dans la mesure où il anéantit toute possibilité de développement, toute chance d'évolution. En se recroquevillant sur ses certitudes, l'ordre absolu qui veut tout contrôler est effectivement suicidaire. Le changement est synonyme de l'émergence d'une nouvelle qualité, qui présuppose, et à son tour crée, un degré certain de désordre, propice à de nouvelles relations. Toute relation est toujours plus que la somme de tous les ingrédients apportés par les entités impliquées. C'est en cela qu'elle n'est pas prédéterminée.



Le changement fondamental n'est pas définissable d'un point de vue situé avant sa réalisation. Quand il y a changement effectif, l'observation de la situation modifiée devient différente, le point de vue n'est plus le même. L'économie politique ne peut envisager d'ailleurs possibles, car elle ne peut inventer d'autre réalité que la sienne. Pour les gens du pouvoir tout est calculable, prévisible et contrôlable, le changement effectif est inconcevable, car il n'est ni prévisible ni programmable ni maîtrisable, c'est là son essence même.

Si nos choix ne sont pas prédéterminés par un objectif apparent, nous devenons imprévisibles. Nous utilisons les situations que nous vivons comme source du fonctionnement de nos actions, en inventant un décalage de notre point de vue, nous devenons imprévisibles. N'ayant pas de buts définissables dans le cadre actuel de cet état de fait, notre fonctionnement, en dérive dans le cours des événements, n'est plus calculable, et se retrouve de la sorte incontrôlable, donc efficace.

C'est un jeu libéré des contraintes des règles de la convenance et de la servitude. Intuitif, il laisse libre cours à l'improvisation, changeant selon la tournure des situations, tout en anticipant légèrement sur les événements qu'il a choisi de s'approprier, tirant son sens de son devenir.

Ce qui est tu à petit peu, nous tue à petit feu. Oser « ouvrir sa gueule » nous permet d'expérimenter les risques passionnants de la liberté dans l'aventure des relations imprévues. La provocation n'est utile que si l'on est en mesure d'utiliser la réaction et d'en tirer avantage. Mais il est parfois préférable de s'effacer pour

laisser son adversaire s'écrouler sur sa lancée, emporté par son propre élan.

Il n'y a pas de méthode à suivre pour se libérer. On ne se libère pas de l'asservissement en changeant de ligne à suivre ou de programme à exécuter. On ne ferait que passer d'une soumission à l'autre. On ne peut pas expliquer comment se libérer sans imposer de fait un chemin à suivre, des directives à respecter, passant ainsi d'un esclavage à l'autre. Changer de chaînes n'est pas un changement effectif qui puisse permettre de choisir librement l'usage de sa vie. Le changement n'est pas une prédiction à laquelle il faut se soumettre, ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité doit être réglée, mais le mouvement qui abolit l'état actuel.

Les tentatives de changement réduites à une solution unique et parfaite, maintiennent le problème et la spécificité de sa persistance. Il est par ailleurs possible de se donner la permission d'appréhender la situation dans un contexte légèrement décalé, élargi aux relations avec les autres, ce qui peut engendrer l'émergence de multiples chemins différents, augmentant le nombre de choix possibles dans un espace de liberté plus vaste.

Nous ne disposons que du monde où nous vivons avec d'autres, que nous les aimions ou non. Si nous ne voulons pas nous en débarrasser par la force, la prison, la guillotine, les chambres à gaz ou le goulag, alors nous ne pouvons que chercher à coexister. Ceci est aussi valable pour cette petite minorité qui impose sa dictature économique aux populations de la planète. Il est important de comprendre que la certitude des autres, aussi indésirable qu'elle puisse nous paraître, est aussi légitime que la nôtre, car elle exprime leur

conservation du couplage structural dans un domaine commun de l'existence. La seule possibilité de coexister sans tyrannie, ni terreur, ni guerre, est d'embrasser une perspective plus vaste, un domaine nouveau de l'existence dans lequel toutes les parties s'accordent dans l'émergence d'un monde commun. Seule la démocratie directe à échelle humaine peut en permettre la réalisation par son invention incertaine.

Dans le mépris total des populations, en transformant le débat public en publicité d'idéal prêt à consommer et à rabâcher, ces imbéciles de mégalo-manes, aveuglés par leurs propres illusions, ont fait disparaître toutes pratiques démocratiques sans se rendre compte, que ce débat public disparu leur servait en fait à masquer leurs arnaques, consistant à usurper toutes les richesses publiques. En perdant la croyance inconditionnelle des populations, le doute s'installe et leur supercherie devient visible. Perdus dans leur euphorie du pouvoir sans limite, ils croyaient fourguer leur camelote toxique de prêt à penser sans que personne ne s'aperçoive de l'ampleur des dégâts causés par leurs pollutions barbares.

*« La politique du "n'importe quoi, pourvu que cela se vende" préside à la carrière de figurants sans idées, sans charisme, incapables de soutenir le mensonge dont ils n'ont même plus la consistance. »*

Raoul Vaneigem,  
*Entre le deuil du monde et la joie de vivre*, 2008.

Le pouvoir n'a plus que le pouvoir de choisir la publicité qui lui permet de s'afficher dans le spectacle des marchandises. La démocratie n'est plus, depuis longtemps, qu'une bouffonnerie à l'usage servile de

spectateurs consommateurs d'illusions. Les partis ont pour objectif la conquête de nouvelles parts de marché, c'est pour cela qu'ils fabriquent de véritables campagnes publicitaires multimédia. Leur discours clientéliste est construit sur la satisfaction de la demande du marché à n'importe quel prix, en utilisant l'énormité mensongère rabâchée par le matraquage médiatique, selon la technique de Goebbels qui a fait ses preuves ; « *plus le mensonge est gros, plus il passe* », et sur l'affirmation d'Hitler ; « *un mensonge répété dix fois reste un mensonge, répété dix mille fois il devient une réalité* ». Et cela est très facile, lorsque tous les gros médias sont des organes de propagande aux mains d'un petit groupe d'actionnaires ultra libéraux qui ont tous les pouvoirs.

La politique s'affiche partout, répétitive et arrogante. Plus qu'une technique de persuasion, c'est une stratégie du désir, ressuscité afin de mieux le contrôler. Plus qu'une entreprise à produire de la pensée « *prêt à porter* », c'est une impitoyable machine de guerre qui écrase sur son passage, toute trace d'autonomie, toute invention possible d'un ailleurs imprévisible. Science du conditionnement psychologique, sociologique, sémiologique, systémique, linguistique, la politique spectacle est devenue « maîtresse » en l'art de la manipulation mentale et de la désinformation. Il s'agit de se faire entendre sans attente ni attention, au profit d'un réflexe conditionné, où le citoyen ciblé se consume passivement par l'appropriation imaginaire des idées mises en spectacle.

Le désir ainsi séparé de l'instant vécu, est sublimé. Le sujet, comme objet de ses désirs, s'investit dans un imaginaire idéal passionnel jusqu'à la dépendance

émotionnelle, avec l'illusion de jouer le premier rôle de son existence à travers une participation fictive à la société, reposant sur la croyance en la promesse de satisfaction. Cette stimulation de désirs simulés n'a qu'une issue toujours décevante, une illusion incarnée dans l'appropriation de solutions, privée de toute entreprise de satisfaction effective. Les désirs s'imaginent en liberté, mais sous air conditionné.

La propagande politicienne décrète ce qui est bon pour la société en partant toujours du préjugé que seule l'économie peut apporter la solution. La liberté de choisir devient la liberté de choisir une des politiques de résignation à la dictature économique.

La pub rêve d'une société parfaite, le citoyen d'un changement profond, la politique les monte en spectacle. L'entreprise contrôle l'exploitation, les bureaucrates de l'État gèrent les choses en leur état, la vie de la cité est réduite aux affaires entreprises et les infos se montent en marketing. La propagande politique est lancée comme une campagne publicitaire. Un slogan chasse l'autre, passant d'une situation bloquée à la prochaine qui lui est semblable, dans la consommation sans fin de solutions aux vertus illusoire.

Les politiciens mettent en scène les exigences de l'économie et de la finance afin de présenter leurs bons plans comme les seuls remèdes magiques au mal de vivre et à la misère des populations. Les idées politiques se présentent comme les propriétaires du langage de la réalité. Elles sont le seul passage donnant accès à une existence qui permette d'être reconnu sain de corps et d'esprit.

Dans l'idolâtrie politique actuelle, seuls les experts-spécialistes attitrés ont droit au label de vérité du spectacle. La compréhension de la nécessité du changement s'en retrouve elle-même divisée en spécialités séparées, et végète ainsi par manque d'unité et de socialité. Ces séparations rendent les tentatives de changement inefficaces. Les relations perdent leur sens lorsque l'on juxtapose des individus en morceaux dans un monde en pièce.

*« La séparation instaurée entre la pensée radicale et la vitalité du corps qui la nourrit est la faille où les meilleurs intentions s'abîment. (...) la faculté d'abstraction instille en tout homme le principe selon lequel le privilège de l'esprit est d'assujettir conjointement le corps et les masses laborieuses. »*

Raoul Vaneigem,  
*Entre le deuil du monde et la joie de vivre*, 2008.

L'homme fragmenté et schizophrène peut retrouver son unité et la plénitude de son vécu par l'invention d'incroyances situationnelles au cours des nouvelles perspectives de la vie en dérive, dans une écologie des relations.

Aujourd'hui les accapareurs tirent tous les profits possibles de l'exploitation du monde, sans temps mort et sans entrave, de l'abolition du futur jusqu'à la destruction des conditions de survie des populations qui le composent. Dans cette période de trouble, où tout s'accélère et se complexifie dans la confusion, s'adapter ne suffit plus pour survivre, il s'agit aujourd'hui d'apprendre à projeter un futur désiré réalisable, de s'y préparer en valorisant et utilisant ensemble nos propres ressources, trop souvent

endormies. Il devient maintenant urgent et surtout prudent de s'appropriier des tactiques de changement effectivement opérationnelles.

## Ni résistance ni programme

Résister, du latin « résistare » qui signifie « s'arrêter », c'est rester intact, ne pas être altéré, endurer, bien supporter, s'opposer, se retenir de faire une offensive, un changement radical.

Après le temps des revendications où l'on quémandait quelques miettes de plus, s'est installé le temps des résistances réactives qui tentent de conserver quelques miettes d'une exploitation sans limite. La résistance aux pressions antisociales et inhumaines est réactionnaire. Elle limite tout désir de changement à une seule réaction, dans les règles du jeu d'une politique d'asservissement, réduite au contexte spectaculaire de sa domination. Une résistance dans la perspective des contraintes n'est qu'une résistance au changement.

La résistance à l'envahisseur étranger, place les résistants dans la marge de la société. Pour considérer les politiques anti-sociales comme envahissantes ils doivent se placer à l'extérieur, et créer ainsi une séparation entre eux et la société. S'excluant de la vie sociale, ils s'économisent toute possibilité de transformation réelle. Les « antis » de tout bord, chacun dans sa spécialité, bien séparés des autres, se placent d'emblée dans une opposition de dépendance, stérile et inopérante.

Par la résistance à une réforme, on fixe le changement à un retour en arrière. Comme but unique



à un mouvement, il ne peut que générer un problème paradoxal sans fin. La résistance n'a jamais réalisé de la libération que son aspect spectaculaire, réduit à son espace restreint vicié, elle ne peut que conserver l'essentiel de sa servitude aux dimensions de l'exploitation.

« [les syndicats] *manquent entièrement leur but dès qu'ils se bornent à une guerre d'escarmouches contre les effets du régime existant, au lieu de travailler en même temps à sa transformation et de se servir de leur force organisée comme d'un levier pour l'émancipation définitive de la classe travailleuse, c'est à dire pour l'abolition définitive du salariat.* »

Karl Marx,  
*Salaires, prix et profit*, 1865.

Depuis, les syndicats sont devenus maîtres en compromissions et divisions, champions en traîtrises. Les dirigeants syndicaux ont bien su défendre leurs intérêts en bloquant la plus grande grève générale sauvage, en mai 68. Leur opposition à tout changement radical leur permet d'être reconnus d'utilité publique par le pouvoir. Certains syndicats qui ne veulent pas jouer leur rôle conservateur sont relégués aux oubliettes du spectacle et condamnés à l'opposition active de tous les syndicats reconnus officiels.

La représentation de la contestation prête une autorité fantasmagorique à un pouvoir qui en est dépourvu. La soumission des révoltes aux modes des résistances, les installe dans un fatalisme où tout changement radical est impossible. Réduites dans leur forme, leur communication et leurs actions à une simple opposition parcellaire, de convenance et

d'apparence, les résistances se montent en festival pour terminer en spectacle. C'est une rébellion sans lendemain, pour la forme, sans conséquence sur le fonctionnement du système. Les opposés s'équilibrent, et tout se perpétue dans la continuité de la soumission. Les « contristes » des résistances cherchent à se faire passer pour des experts, s'affichant en tant que spécialistes : anticapitalisme, antiG8, anti-mondialisation, anticroissance, antipollution, antinucléaire, antiOGM, antipub, antifascisme, antiracisme, anti-sexisme, antirépression, antitout et même anti-anti...

La conscience de l'aliénation conforte son emprise quand elle occulte les moyens de s'en émanciper.

La volonté de pouvoir sur les autres entraîne une surenchère de domination où les forces qui se combattent s'annulent dans une opposition perpétuelle, s'empêchant d'agir autrement, occultant toute possibilité de changement. De l'insatisfaction à la frustration, de la dévalorisation à l'ennui, des comportements tellement prévisibles entretiennent les conflits dans leur permanence immobile. Absorbés par des attitudes répétitives préconçues, les belligérants limitent leur espace de liberté en réduisant leurs possibilités de dépasser ce conditionnement.

Croire qu'il n'existe qu'un seul chemin pour atteindre un objectif conduit à une pensée conflictuelle et réductrice. La persistance d'un conflit d'opposition réside dans la rigidité et la perpétuation de la manière linéaire de les appréhender, qui veut qu'il n'y ait qu'un seul coupable et qu'une seule cause.

Lutter uniquement contre des objections et des interdits revient à les renforcer, à ramer à contre-courant et à revenir un peu plus en arrière. Il ne s'agit

pas d'opposer la force à la force mais de la réorienter dans une direction favorable, en transformant le frein de la résistance en énergie pour le changement.

N'ayant d'existence que dans le domaine du spectacle de l'économie régnante, l'opposition morcelée et divisée s'est réduite à n'exister que dans des réponses limitées aux mesures du pouvoir, sur le terrain de la propagande médiatique, là où elle est sûre de réussir à échouer.

Certains s'imaginent dans le rôle de résistant révolutionnaire. Mais se croire révolutionnaire quand il n'y a pas de révolution est une utopie sans devenir, qui crée elle-même son propre malheur.

Il s'agit maintenant de sortir de ce cadre réactionnaire préétabli d'opposition en abordant la situation dans un contexte élargi, par un point de vue décalé où tout devient possible. Le « mal à vivre » peut-être appréhendé aujourd'hui dans toutes ses dimensions.

L'immobilisme perpétuel de l'activisme routinier réside dans sa quête de l'idéal. La certitude de l'idéal n'est pas une preuve de vérité. Celui qui pose le bien absolu pose aussi par là même le mal absolu. La poursuite de l'idéal, qu'il soit mystique, spectaculaire, politique ou scientifique, est une force qui cherche toujours le bien ou le vrai et crée toujours le mal ou le faux. L'un est impensable sans l'autre. L'hypothèse de départ qui permet de réussir à échouer, est de croire que le monde est divisé en deux, le bien et le mal, le vrai et le faux. Mais le monde est peuplé de deux sortes de gens : ceux qui croient qu'il existe deux sortes de gens, et ceux qui ne le croient pas. Toute théorie idéale

ne donne jamais, au mieux, qu'une image, ou une interprétation figée du monde.

Nous sommes dans une situation où la recherche d'une solution crée un problème sans choix possible. En s'efforçant d'atteindre l'inaccessible, l'utopie idéalisée rend impossible ce qui est réalisable.

*« Le concept d'utopie m'irrite. Ce lieu qui n'est nulle part, je le perçois partout. »*

Raoul Vaneigem,  
*Journal imaginaire*, 2006.

Pour réussir à échouer à tous les coups, il suffit de chercher la solution des solutions, la résolution finale du jour de la révolution où l'on aura gagné lorsque tous les autres auront perdu. La guerre de tous contre tous, résultat de la dénaturation humaine, est un vieux réflexe prédateur qui ne conçoit d'alternative qu'entre écraser ou être écrasé. Les prédateurs se combattent, mais ne combattent jamais la prédation. Les énoncés des problèmes de changement vagues et globaux, qui dépendent entièrement d'un aboutissement fixé dans un futur hypothétique, comme le mythe du Grand Soir, ne trouveront que des solutions falsifiées, car certaines constructions de la réalité ne peuvent qu'enfermer les individus dans l'impasse de leur objectif absolu. Ceux qui croient aux vertus de la révolution l'érigent en profession de foi, appliquant à l'histoire l'aberration de l'au-delà céleste. Une seule règle simple peut mettre fin à ce jeu apparemment interminable, mais cette règle n'appartient pas à ce jeu.

La volonté d'émancipation est contagieuse, mais elle ne peut s'imposer.

Un programme politique, qu'il soit réformiste ou révolutionnaire, se présente comme la solution bienfaitrice qui tend vers la perfection. Un programme se construit sur une interprétation de la réalité qui se prétend vraie. Elle n'est pas la réalité elle-même mais seulement une interprétation parmi d'autres. Ce système interprétatif est difficilement définissable et impossible à contrôler. Il n'est pas perçu comme une interprétation par celui qui interprète mais comme une évidence qui va de soi. L'observateur influe sur son observation d'une réalité qu'il se construit par l'interprétation de ses perceptions.

Construire un programme parfait et définitif n'est qu'une prétention irréalisable. Nous ne pouvons jamais prétendre qu'à des approximations d'une vérité multiple qui reste toujours en partie incompréhensible.

Le politicien considère comme inacceptable cette imperfection. Il présente son interprétation du monde comme absolument vraie, ce qui implique que toutes les autres positions sont hérétiques, d'influence maléfique. L'idée d'une interprétation du monde absolument vraie exclut, par définition, la coexistence d'autres interprétations. Aucune autre interprétation n'a le droit d'exister.

Posséder l'ultime vérité consiste à s'accrocher à la croyance stupide que la vérité s'imposera d'elle-même un jour ou l'autre. Face à l'adversité, le recours à la force et à la violence contre tous les autres s'auto-autorise paradoxalement, pour le bien de tous. Ce bienfaiteur universel ne veut pas la violence, mais la réalité, celle qu'il a inventée, le contraint malgré-lui à y recourir. La croyance illusoire d'être le seul au monde à

détenir la vérité conduit à une paranoïa destructrice et suicidaire.

Un programme se construit sur l'uniformisation des personnes et sur la négation de toutes différences, de toutes individualités. La population est dépersonnalisée. Tout programme politique, ne tenant pas compte des individus dans leurs différences et leur socialité, se présente comme une autorité supérieure à laquelle on doit se soumettre. Tout programme, comme prédiction inévitable, tend, par son fonctionnement même, vers une dictature qui s'impose d'elle-même. De son point de vue, quiconque ne l'accepte pas prouve par là sa dépravation et sa sournoiserie maléfique, et doit être converti ou éliminé.

Il serait stupide de croire que tout le monde puisse se convertir à nos convictions. Il est temps de sortir de sa petite famille politique engluée dans ses habitudes compétitives et ses croyances réductrices, et de se remettre en question en se recomposant avec les différences des autres dans une co-dérive structurelle d'où émergeront des changements inévitables. La démocratie sera effectivement l'affaire de tous ou ne sera pas.

Ce que le futur sera, on ne le connaît pas. Quand on ne sait pas, il est prudent d'assumer son ignorance. Le futur sera ce que nous en ferons avec tous les autres dont on ne connaît pas encore les réactions et les désirs, dans des situations différentes de celle d'aujourd'hui qu'on ne peut prévoir avec notre manière de voir d'aujourd'hui. Nous ne sommes plus prisonniers du futur du passé, car nous avons choisi de prendre le présent dans son devenir.

La confusion disséminée par le grand spectacle de la marchandise toute puissante a effacé des mémoires reprogrammées tout projet de changement effectif au profit d'investissements dans l'agressivité d'un consumérisme insatisfait. La victoire de cette société apparaît dans son entreprise de saccage de la planète qui a réussi à infecter ses ennemis de cette rage de tout dévaster, déshumanisant les forces vives qui veulent l'anéantir, en les réduisant à une résistance destructrice et inefficace. La rage contre l'autorité est rongée par l'autoritarisme. Le nihilisme, l'inertie du désespoir se faisant passer pour lucidité de la souffrance, tient pour aveuglement surréel l'émergence du bonheur possible, sans laquelle les tentatives de changement n'auraient pas bouleversé le cours de l'histoire.

Chercher à détruire un monde qui se nourrit de ses propres ruines sans chercher à en construire un nouveau, travaille effectivement à conforter celui qu'on voudrait éradiquer. Ce qui ne s'implique pas totalement dans la vie et son incessante invention aboutit à cette destruction, qu'est le changement dans l'impossibilité de changer, là où tout devient interchangeable.

Ni soumission, ni résistance, ni programme, ni utopie, ni oui, ni non, sont la base d'un recadrage nécessaire pour devenir opérationnel, pour jouer un autre jeu qui s'amuse avec les règles tout en allant dans le sens où ça va bien, où c'est facile, par plaisir, là où on peut prendre et donner sans rien attendre.

## Mythe d'une réalité inévitable

Le libéralisme est un système de société qui donne toutes les libertés aux marchands et aux financiers, au détriment des populations, généralisant la mondialisation de la dictature économique et financière. L'exploitation des ressources, nécessaire au bon fonctionnement de ce système libéré, qu'elles soient humaines ou naturelles, n'est rien d'autre qu'un pillage barbare sans limite, une mise à sac ravageuse et destructrice. Les repères de droite et de gauche ont perdu leur sens avec la fin de l'empire soviétique et la conversion des socialistes aux idées démocrates. Seul le capitalisme en sort vainqueur en faisant passer sa dictature économique et financière comme l'ordre naturel des choses. Le libéralisme est devenu l'idéologie dominante. Son éthique semble pourtant, trop souvent méconnue. Il affirme des principes de liberté et de responsabilité individuelles, qui reposent sur l'idée que chaque être humain possède des droits naturels, un libre arbitre, qu'aucun pouvoir bureaucratique n'a le droit de limiter. Chacun est libre de choisir ses propres fins, ses propres moyens dans la mesure où il n'empêche pas les autres d'en faire autant, et où il tolère les idées, les croyances et les actes d'autrui.

Mais tous ces prétendus libéraux n'ont jamais libéré les marchés, ils se les sont appropriés pour mieux les gérer selon leur bon vouloir. Les petits investisseurs n'y



ont accès que pour mieux se faire détrousser dans des arnaques des plus opaques.

Le capitalisme libéral a devancé les libertaires en réalisant l'Internationale par la disparition de l'autonomie du pouvoir politique des États, dont les serviteurs ne font plus que gérer, au jour le jour, les affaires de l'économie dominante. Réduisant le rôle de l'État à ses fonctions de police, de justice et de défense, le libéralisme s'est accaparé le monopole de la violence pour imposer son ordre marchand. Avec moins d'impôts et moins de bureaucratie, l'économie prime sur le politique qui se réduit à une simple gestion de sa dictature.

Les anti-libéraux défendent l'État comme étant le seul moyen pour rétablir un peu d'égalité entre les citoyens dans une économie de marché. Les tentatives de la gauche de la gauche à vouloir recomposer une alternative semblent déjà un échec, car elle n'a pu se regrouper qu'autour de sa seule opposition au libéralisme, s'agrippant à des archaïsmes politiques limités à une réaction à l'idéologie dominante. L'État n'a jamais réalisé l'égalité entre tous, l'histoire nous l'a prouvé. N'oublions pas que la classe bureaucratique privilégiée du capitalisme d'État (dit soviétique) s'est vite convertie en capitaliste libéral quand il fallut s'adapter pour défendre ses intérêts propres.

Qu'elles soient libérales ou anti-libérales, les idéologies politiques dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants, donc l'expression des rapports économiques qui font qu'une petite minorité peut imposer sa domination par la puissance de ses richesses démesurées ; autrement dit, ce sont les idées de sa

domination. Le seul lien unificateur de cette société est l'argent, et son pouvoir suprême est réservé à ceux qui s'en sont accaparés le plus.

La civilisation marchande a réussi à bloquer toute évolution humaine en décivilisant les rapports sociaux et en détruisant toute relation réciproque entre les membres de la société. Le relationnel n'est plus qu'une affaire d'apparence trompeuse qui dissipe mal l'arnaque généralisée en faisant disparaître les richesses aux yeux du plus grand nombre. Au cœur d'une guerre permanente entre conquérants sans aucun scrupule, l'exploitation privative anéantit toute relation humaine, ne laissant apparaître que le spectacle d'une existence publicitaire illusoire. La dégradation croissante de toute qualité pour le profit maladif d'une petite minorité, n'a plus de limite dans les cours de la mondialisation financière. Dépossédées de leurs activités par l'esclavage du travail devenu étranger, les populations se dépersonnalisent au travers une aliénation machinale, où règne la marchandise.

Le travail torture des survivants exploités et soumis, dépossédés de leur production ainsi que de tout pouvoir sur l'emploi de leur condition d'existence. Sous la dictature marchande, travailler plus et plus vite dans une précarité croissante, pour un pouvoir d'achat en chute libre, est la seule réalité objective de l'économie.

Lorsqu'un tiers de la production semble inutile ou parfois nuisible, les camelotes n'ont un usage qu'à très court terme. D'une qualité toujours médiocre, elles sont rentabilisées pour des profits croissants immédiats. La mauvaise qualité est aujourd'hui le fruit véreux de la

recherche scientifique et technologique. Le capitalisme n'est plus que l'accumulation de la médiocrité de marchandises éphémères, qui est la base économique exploitée par les spéculations de la haute finance. Si les produits étaient effectivement de qualité, d'une valeur d'usage durable, il deviendrait possible de produire deux fois moins, de travailler peu et beaucoup mieux. La valeur d'usage n'est pas une valeur profitable, c'est une valeur vitale.

La qualité et l'innovation permanente ne pourront investir l'activité productive que lorsque la démocratie directe, appropriée par tous, gèrera pleinement la vie de l'entreprise, devenant l'affaire de tous ceux qui la constituent, libérant ainsi l'activité productive de l'exploitation et de l'esclavage.

Les discours partisans des politiques n'arrivent plus à convaincre grand monde aujourd'hui. On ne croit plus vraiment les campagnes publicitaires politiciennes, les partis ne représentent qu'une toute petite partie de la population. Lorsque c'est l'économie qui définit les politiques à suivre, la démocratie n'est plus qu'une apparence creuse balancée à pleine vitesse dans le spectacle, fonctionnant sur son élan, sans moteur ni frein, dans une société en pleine confusion.

Les croyances aveugles en l'économie-spectacle, propagande produite par les bouffons de télévision, nous ont emmenés là aujourd'hui, soumis aux directives des cercles de financiers made in USA, appliquées par les gérants précaires d'un État suicidaire. On en arrive au point où l'État n'a plus de réel pouvoir de décision, où la démocratie véreuse s'arrête là où commence la dictature économique,

elle-même soumise aux nouvelles exigences de la haute finance transnationale. La démocratie disparaît en même temps que les richesses.

Pour une poignée de salopards, nous devrions accepter l'esclavage par peur de crever de faim, n'importe quel travail pour un salaire de misère, la souffrance et le désespoir pour de l'ennui programmé. Ce petit groupe d'accapareurs, obsédés des transactions informatisées de produits dérivés complexes, toxicomanes des paris à hauts risques, boursicoteurs mafieux sans loi et sans limite, ces quelques fanatiques des fortunes faites en quelques jours, ruinent l'économie en détournant les lois du marché. Pour survivre, l'économie insatiable, exigeant l'impossible, détruit la vie quotidienne des populations et saccage la planète jusque dans ses moindres recoins.

Jamais dans l'histoire du capitalisme, les entreprises n'ont fait autant de bénéfiques, alors que pendant ces 15 dernières années en France, le nombre de smicards a doublé et je ne parle pas du nombre de personnes sans salaire qui aimeraient pouvoir travailler pour survivre. Ce nombre, qui n'est pas calculé par les statistiques, pourrait se situer entre 10 % et 50 % car une personne sur deux, en âge de travailler, est effectivement active.

L'exploitation par l'usurpation de la plus value du travail ne suffit plus à ces capitalistes obsédés par l'accumulation permanente de richesses. Ils prennent aujourd'hui toujours plus en pillant les biens publics et en supprimant progressivement tous les acquis sociaux. Le capitalisme est maintenant ouvertement antisocial et piétine sans scrupule les derniers principes de sa démocratie d'apparat. La dictature économique

s'installe dans son illusion de toute puissance, oubliant comment elle a pu en arriver là.

La plupart des sociétés transnationales ont placé leur maison mère dans des paradis fiscaux (plus de 40 pays dans le monde), afin d'échapper aux impôts sur leurs bénéfices. Mais ça ne leur suffit pas, une partie de leurs profits disparaît par l'intermédiaire de sociétés écrans. Ainsi de gigantesques détournements de fonds échappent à tout contrôle. Les sociétés écrans existent dans plusieurs douzaines de juridictions qui leur permettent de cacher les noms de leurs propriétaires. Elles s'appellent également des sociétés internationales d'affaires ou les sociétés d'investissement privées. Il y a plus de trois millions de sociétés anonymes qui contrôlent une part croissante du capital international. On connaît peu au sujet de leurs possessions parce qu'on n'exige pas d'elles d'établir des rapports financiers. Et elles peuvent faire cela parce que des intérêts économiques puissants le veulent, et l'imposent aux États endettés qui doivent rendre des comptes à leurs créiteurs.

Dans le capitalisme avancé, les bénéfices sont d'ordre privé, mais les pertes privées sont de plus en plus socialisées. Les banques centrales et les États payent pour rembourser, c'est ainsi que les populations qui les financent s'appauvrissent. La misère qui se répand sur la planète n'est pas une fatalité due à une crise économique inévitable et permanente, mais bien la production volontaire d'une minorité de privilégiés qui accaparent leurs richesses gigantesques dans la confusion qu'ils produisent, grâce à l'aide indispensable de leurs larbins à la tête des États.

Malgré leur opacité les richesses des sociétés transnationales restent parfois visibles. De même, les transactions boursières (capitalisations, obligations, fonds spéculatifs...), très peu contrôlées restent dans l'obscurantisme. C'est le montant de leur volume qui est caché, qui avoisinerait plus de deux fois le PIB mondial (valeur totale de la production de biens et services marchands).

Le rendement des actions a été multiplié par 10 en 20 ans, il est passé de 5 % à près de 50 %. Les valeurs des actions du CAC 40 ont été multipliées par 25 en 30 ans, soit 25 fois la mise de départ, sans compter les versements des dividendes sur les bénéfices. Ces dividendes sont reversés aux actionnaires aux dépens de l'investissement des entreprises et du pouvoir d'achat des salariés. Ces mêmes dividendes ont été multipliés par 7 en 7 ans et accaparent aujourd'hui près de la moitié des bénéfices des entreprises. Alors que les actionnaires se satisfaisaient de 5 % il y a 20 ans, ils imposent aujourd'hui un minimum de rendement de 30 % par an. Plus les richesses augmentent, plus la grande majorité des populations s'appauvrit. Tel est la logique implacable du capitalisme financier.

Lorsque des politiciens, des journalistes ou des économistes parlent d'économie réelle, ceci sous-entend qu'il en existe une autre qui est irréelle. En fait, celle-ci fonctionne dans sa propre réalité qui n'est pas celle du spectacle. Son ampleur démesurée et ses pouvoirs sans limite restent cachés, son fonctionnement secret.

Ce qui est traité en bourse, cette plus-value volée aux travailleurs puis jouée aux dés sur le marché, n'est

que la partie visible de l'économie. La masse invisible de cet iceberg a plus que doublé en 10 ans, en échappant à toute réglementation. Elle représenterait plus de 80% des opérations financières. Les transactions sur le marché des changes et les produits dérivés négociés entre particuliers, représentent aujourd'hui environ 50 fois le volume des transactions de l'économie réelle. Elles se comptent en millions de milliards de Dollars, et peut-être beaucoup plus car si elles ne sont pas contrôlées, on ne peut pas en connaître précisément le montant.

Ce que la propagande nous montre de la spéculation n'en n'est qu'une petite partie. En effet les quatre cinquièmes des opérations financières se déroulent hors-marché, de gré à gré entre ordinateurs, de particuliers à particuliers, sans comptabilité, sans contrôle et sans entrave. La finance s'est numérisée et l'économie dématérialisée. C'est le marché numérique des changes (Forex), des devises avec les produits dérivés (contrats ou opérations à terme, crédits croisés, options sur futur, sur moyenne ou barrière, dérivés hybrides ou exotiques...). Il faut dire que la spéculation sur les produits dérivés peut atteindre 50 % par an, sans déclaration ni contrôle.

Sous la surface apparente du spectacle se cache l'usurpation des richesses par quelques centaines de personnes, appauvrissant les populations en esclavage et détruisant les conditions d'existence et de survie sur la planète. A l'heure des réseaux informatiques mondiaux, l'argent circule en quelques secondes d'un paradis fiscal à l'autre sous couvert de sociétés Off Shore. L'anonymat et l'impunité sont aujourd'hui assurés.

L'émergence de la globalisation financière et le développement exponentiel des flux de capitaux internationaux se sont appuyés sur la transformation de l'argent en données informatiques passant automatiquement d'un compte à un autre par le biais de « chambres de compensation » internationales.

Aujourd'hui, le dénouement de toutes les transactions financières internationales est assuré notamment par une société de « routage financier », Swift, et par deux chambres de compensation internationales, Euroclear et Clearstream, qui jouent le rôle de facteurs et de notaires du monde financier globalisé. Ces sociétés de l'ombre, détiendraient des comptes secrets, ouverts par des filiales de grandes banques situées dans des paradis fiscaux. Ces comptes ne seraient pas intégrés dans la comptabilité, échappant ainsi à tout contrôle, certaines transactions seraient même effacées, l'opacité régnerait. Pourvoyeuses de corruption d'hommes de pouvoir, de fraudes financières et de blanchiment d'argent, ces sociétés réintroduiraient dans le système financier normal des capitaux à l'origine illégale. La généralisation de pratiques hors la loi conduit à la criminalisation de l'économie et de la finance. Les affaires sont aujourd'hui à la fois mafieuses, illégales et ordinaires.

Comme la Mafia, la première exigence du capitalisme est d'établir qu'il n'existe pas. Les Mafiosi se sont intégrés dans le monde des affaires et règnent comme un modèle pour toutes les entreprises avancées. Le détournement des lois et l'illégalité sont le quotidien des investisseurs. Leurs affaires sont nécessairement malhonnêtes comme l'est effectivement la société.



Le rendement d'un placement financier croît bien plus vite que les dividendes d'un capital investi dans la production. Pour tenter de compenser cette différence, les actionnaires exigent toujours plus de profits au détriment de l'investissement, des conditions de travail et des salaires. Et si cela ne suffit pas, ils se désinvestissent de la production pour des bénéfices bien plus conséquents dans les placements financiers sur la spéculation monétaire ou dans les matières premières. Mais s'ils veulent encore plus et plus vite, ils feront alors des paris sur les cours futurs. Ces nouveaux supports financiers miraculeux, des produits dérivés aux contrats à terme, jouent sur les variations des prix, comme valeur pure, vidée de toute substance. Ces trafics juteux sont devenus le pouls du monde. La barbarie des plus fortunés fait basculer des économies endettées, au détriment des moyens de production.

Utilisant les nouveaux investisseurs des pays émergents, les arnaques financières se multiplient dans l'opacité et la complexité. Ces escroqueries consistent à payer les premiers investisseurs avec les placements des suivants. Alors, promettant des rendements faramineux, le système enfle et s'effondre brutalement dès qu'il n'y a plus assez d'investisseurs. Les derniers arrivés perdent tout et financent ainsi les profits des précédents. Des banques s'effondrent, des pays sombrent dans des crises économiques soudaines et destructrices, les populations s'appauvrissent brutalement et les plus défavorisés n'ont plus de quoi manger.

Cette société de truands et d'escrocs perdure en s'auto-détruisant encore un peu plus.

Ces gigantesques spéculations planétaires se réalisent au détriment de l'économie apparente, de l'investissement, des salaires et de l'emploi, de la sécurité sociale et des retraites, appauvrissant les populations pour les laisser dans une insécurité sociale permanente. Ce fantastique pillage des richesses échappe à tout contrôle et à tout discernement. Ce que le spectacle cache par trop d'informations, c'est cette disparition des richesses, dans un appauvrissement généralisé du plus grand nombre, qui est le secret de sa domination.

La surpuissance de l'argent maître a pollué de ses rejets toxiques les derniers souffles de justice sociale, elle menace désormais d'infecter les dernières pulsions d'humanité. Le dogme de la rentabilité à tout prix se réalise là où l'inutilité lucrative de quelques uns efface l'utilité humaine. C'est le capitalisme financier qui s'emballe, acculé à l'impasse de l'autodestruction, condamné à imploser par réactions en chaîne. Partout où triomphe le calcul égoïste de l'exploiteur, le chacun pour soi se transforme en chacun contre tous et contre soi-même. La destruction de la société des êtres humains en est son achèvement mercantile.

L'évolution suicidaire du capitalisme libéré reste son seul développement possible lorsque la surenchère à la meilleure rentabilité condamne les profits à tourner en rond dans les circuits boursiers, monétaires et dérivés, surgonflant des bulles spéculatives au péril d'un crack monétaire mondial. Ces masses financières sont désinvesties des productions socialement utiles, pour les meilleures rentabilités possibles dans les jeux spéculatifs du numérique incontrôlé. L'obsession d'une rentabilité très élevée à court terme, c'est à dire

l'usurpation de dividendes toujours plus importants et le plus vite possible, en prenant des risques incontrôlables, menace le capitalisme d'une faillite inévitable. Cette obstination frénétique porte en elle-même sa propre fin, car elle a déjà sacrifié son propre avenir. Le monde marchand étouffe sous des montagnes d'argent sans futur, alors que la misère se répand inéluctablement sur une planète en ruine.

Tout marché avec les accapareurs est un marché de dupe. Il n'y a pas de changement dans la soumission et l'esclavage économique. Rendre la valeur marchande à sa valeur d'usage, c'est s'approprier la qualité de la vie en la libérant de son économie destructrice. La qualité durable de la coopération pour la vie ou la précarité rentable d'une guerre économique destructrice, nous n'avons aujourd'hui, plus d'autres choix.

## Imperceptible conditionnement

«*L'* analyse qui s'oriente dans l'univers réifié du discours de tous les jours, qui désigne ce discours et l'interprète avec les termes de cet univers réifié, fait abstraction du négatif, de ce qui est autre et antagonique, de ce qui ne peut pas être appréhendé avec les termes de l'usage établi. En classant et en distinguant les sens, en les séparant, elle prive la pensée et le langage des contradictions, des illusions, des transgressions. Mais les transgressions ne sont pas celles de la "raison pure". Elles ne sont pas des transgressions métaphysiques qui vont au delà des limites de la connaissance possible, elles débouchent plutôt sur un domaine de la connaissance qui se situe au delà du sens commun et de la logique formelle. En se fermant l'accès à ce domaine, la philosophie positive érige un monde qui se suffit à lui-même, fermé, bien protégé contre l'intervention des facteurs externes perturbants. »

Herbert Marcuse,  
*One-dimensional man*, 1964,  
Trad. fr. *L'homme unidimensionnel*, 1968.

Notre problème est de nous poser la question du changement dans un domaine où il n'y a pas d'autre solution que la continuité conservatrice de l'illusion d'un changement permanent. Le mensonge de cette

question s'impose partout où la seule vérité est celle du profit tiré de l'exploitation d'autrui.

*« Tel est le consentement mutuel à ce que rien ne change parce que seule change la présentation du spectacle. Le constat du monde ignore le regard de la vie, le changement de perspective, l'aube du dépassement. »*

Raoul Vaneigem,  
*Journal imaginaire*, 2006.

La société de la marchandise toute puissante, occupe totalement le terrain de notre époque. Son discours médiatique a envahi tout l'espace disponible. Tout ce qui apparaît, comme objet de son marché de dupe, passe pour objectivement vrai, donc indiscutable. Tout projet de dépassement ne peut y être qu'irréel et inconcevable. Toute contestation n'est acceptable que si elle n'a aucune conséquence sur le système, ne remettant en question que des détails de gestion.

Dans cette représentation universelle totalitaire, tout le monde est pour le changement, mais il n'est que boniments publicitaires. Tout changement n'y est effectivement qu'un réaménagement apparent des modalités de fonctionnement de quelques particularités mises en avant-scène pour occuper la galerie. Le changement en action y a perdu sa signification opérationnelle.

*« L'auto-détermination ne sera effective que lorsqu'il n'y aura plus des masses mais des individus libérés de toute propagande, de tout endoctrinement, de toute manipulation, qui seront capables de connaître et de comprendre les faits, d'évaluer enfin les solutions possibles. »*

Herbert Marcuse,  
*L'homme unidimensionnel*, 1968.

Dans le règne du spectacle intégré, le discours de l'information se présente comme la seule cohérence possible, parce qu'il est conforme au fonctionnement de la société marchande. Ce qui est économiquement correct ne peut-être critiqué, car c'est la seule objectivité logiquement admise. Ce discours est le passage obligé pour devenir visible ou audible. Ayant aboli toute remise en cause de son point de vue, il s'est approprié tous les médias, tous les organes de presse comme moyen de pression sans limite. Sortir de ce cadre totalitaire de la pensée équivaut à s'exclure de la société comme malade malfaisant. Ce discours domine tous les autres en les englobant et s'impose comme la symbiose des idéologies, des politiques et des religions dans l'apparence perpétuelle d'un spectacle permanent. L'illusion d'exister au cœur de son époque, passe par la soumission sans réserve à cette divinité universelle, mystification d'un abêtissement uniformisé.

Tous ces arrivistes besogneux qui se prennent pour des artistes, ne recherchent en fait, qu'un moment de pouvoir sur la scène des apparences trompeuses. Dans cette course folle au premier rôle pour un petit morceau de célébrité, chacun cherche encore à s'accaparer sa petite minute de gloire en apparat de pacotille sous les projecteurs, dans l'éphémère mise en scène truquée de bouts de ficelle et d'effets d'artifices. Dans les rayons de ce supermarché du show business, chacun s'approprie son idole pour fantasmer sur son existence par procuration, du fond de sa solitude sans lendemain.

Pour ne plus se laisser piéger par nos représentations étalées en marchandises, il nous faudra élargir le cadre restreint de ce qui s'affiche, imaginer ce qui se passe derrière l'objectif, voir comment on s'affaire dans les

coulisses, comprendre comment tourne cette machinerie avec ses truquages, ses tromperies et ses techniques de manipulation.

La mise en scène de nos interprétations sépare les acteurs spécialistes des spectateurs consommateurs d'illusions, passifs et soumis à cette société totalitaire. La vie est abstraite d'elle-même. Seul est vécu ce qui est vu, le reste n'a d'existence que dans le vide de la contemplation. Cette servitude volontaire au salut par la marchandise n'est que la sanctification de la vie sacrifiée à l'économie.

Cette mise en scène publicitaire du capitalisme financier, apparaît comme une immense accumulation de marchandises spectaculaires, où l'on ne peut parler que le langage même de ce spectacle, rendant tout changement de perspective apparemment illusoire. Le spectacle, comme nous l'a fait comprendre Guy Debord, n'est pas un ensemble d'images mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images. C'est une vision du monde qui s'est objectivée. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.

Le spectacle est le sens de la pratique de l'économie de la société, son emploi du temps. Il se présente comme une positivité démesurée indiscutable et inaccessible. Par principe, il exige l'acceptation passive, sans réplique, qu'il a déjà obtenue effectivement par son monopole de l'apparence. Reflet fidèle de la production de toute chose, qu'il s'accapare comme objet de son marché, le spectacle est le discours que sa dictature tient sur elle-même, son monologue publicitaire élogieux. Il soumet les hommes lorsque

l'économie les a totalement asservis. Il n'est rien que l'économie se réalisant par elle-même, pour elle-même. Au moment où la marchandise occupe tous les aspects de la vie, le travail est transfiguré en travail marchandise, le monde transformé en monde de l'économie, et l'économie politique en science de sa domination.

L'homme séparé du produit de son travail dont il est dépossédé, se retrouve séparé de son monde. C'est alors que se perd tout point de vue unitaire sur l'activité accomplie, toute communication personnelle directe. Au moment où les prolétaires se prennent pour des bourgeois, la réussite du système économique de la séparation est la prolétarisation des populations, dans l'isolement généralisé et l'abondance de la dépossession. Comme langage commun de la séparation, le spectacle est la perte de l'unité du monde, dont le mode d'être concret est l'abstraction.

Du point de vue du spectacle, il n'y a pas de points de vue car tout ce qui y apparaît est la réalité, la seule possible. Le vrai est un rôle de la représentation du faux. Le faux sans réplique a fait disparaître l'opinion.

*« Si tu regardes longtemps dans l'abîme, l'abîme regarde en toi. »*

Friedrich Nietzsche,  
*Par-delà le bien et le mal*, 1886.

Nous sommes entrés dans le temps de l'absence et de son spectacle, qui occulte les possibilités d'un dépassement possible.



Sous le conditionnement du faux et de la fourberie qu'assure l'organisation de l'apparence, le spectacle intègre l'effacement des limites du vrai et du faux par le refoulement de toute vérité réellement vécue. Celui qui subit passivement son sort, étranger dans son quotidien, recourant à des croyances et des techniques magiques, est en permanence poussé vers la folie pour compenser ce sort. Séparé artificiellement de l'emploi de son existence, sa psychose émergente altère en retour la perception de son monde, où il divague en pleine schizophrénie, plongeant dans une réalité dogmatique fondée sur ce qu'il n'est pas.

La consommation de marchandises aux vertus illusoires, ainsi que l'obsession d'une reconnaissance dans ce non-monde de l'apparence, sont au centre de cette réponse à une communication solitaire sans réponse.

*« La société du spectacle avait partout commencé dans la contrainte, dans la tromperie, dans le sang; mais elle promettait une suite heureuse. Elle croyait être aimée. Maintenant, elle ne promet plus rien. Elle ne dit plus : "Ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît". Elle dit simplement "C'est ainsi". Elle avoue franchement qu'elle n'est plus, dans l'essentiel, réformable ; quoique le changement soit sa nature même, pour transmuter en pire chaque chose particulière. Elle a perdu toutes ses illusions générales sur elle-même. Tous les experts du pouvoir, et tous leurs ordinateurs, sont réunis en permanentes consultations pluridisciplinaires, sinon pour trouver le moyen de guérir la société malade, du moins pour lui garder autant que faire se pourra, et jusqu'en coma dépassé, une apparence de survie... Les jours de cette société sont comptés ; ses raisons et ses mérites ont*

*été pesés, et trouvés légers ; ses habitants se sont divisés en deux partis, dont l'un veut qu'elle disparaisse. »*

Guy Debord,  
Préface à la quatrième édition italienne de  
*La société du spectacle*, 1979.

Au moment où la société découvre qu'elle dépend de l'économie, celle-ci, en fait, dépend d'elle. Dès que les populations comprennent qu'elles ont perdu tout pouvoir de choix sur l'emploi de leur vie, elles se reconnaissent comme le négatif en devenir, détermination d'une humanité qui aspire à devenir souveraine. La puissance de la vie se réalisant, dissoudra la spécialisation, la hiérarchie et la séparation, là où les conditions d'existence se transforment en relations vivantes d'une unité réinventée.

La capacité pratique à dissoudre toute séparation peut se réaliser par une démocratie directe se contrôlant elle-même, là où les individus se réapproprient leur histoire par leur propre nature, là où la communication sans vérités préconçues, se construit pour vivre ses propres conditions d'existence.



## Croyances objectives, capacités réduites

« **L**a réalité objective est une et imposée. Elle obéit aux lois d'une économie refermée sur elle-même, dont nous sommes les objets. »

« La plupart de nos concepts sont des croyances. L'exploitation de l'homme par l'homme a érigé en dogme une réalité arrangée, programmée pour assujettir notre survie à la survie de l'économie. »

Raoul Vaneigem,  
*Journal imaginaire*, 2006.

Toute croyance qui nécessite une adhésion globale, génère une dépendance qui engendre une accoutumance, produisant sa propre force de conservation, hostile à toute tentative de changement. Les religions officielles ou sectaires, les drogues illégales ou remboursées par la sécurité sociale, les mafias repérées ou dissoutes dans la société, les jeux de compétition et de représentation, toutes ces pratiques conformistes génèrent des dépendances physiques et psychologiques qui renforcent la soumission de leurs pratiquants à leur vérité et réalité propres, revendiquant leur aliénation spécifique. Ce sont les nuisances qui intoxiquent toute possibilité de modification, de transformation, de métamorphose, de bouleversement ou de changement radical.

Ce que l'on entend par changement dépend de notre point de vue en tant qu'observateur, du contexte, du cadre que l'on se donne, de nos idées sur la question. La nature du changement est dans sa description, sa réalité dans son mode de communication.

Tout comportement est communication, qu'elle soit verbale ou non verbale, et toute communication affecte le comportement. Nous nous fions à ce que les autres nous disent être vrai. Nous confirmons ou modifions nos perceptions et nos idées en les comparant avec ce que les autres disent des leurs. Pour se comprendre soi-même, on a besoin d'être compris par l'autre. Pour être compris par l'autre, on a besoin de comprendre l'autre. Le problème de la communication est de faire coïncider les intentions de l'autre avec les significations que nous leur donnons. Il tient aux difficultés d'harmoniser nos intentions et nos significations avec celles de nos interlocuteurs. Toute communication définit la manière dont l'émetteur voit sa relation au récepteur. La communication médiatise la relation qui unit émetteur et récepteur. Adapter son comportement aux autres rend plus libre et plus responsable.

Il y a message lorsqu'un individu attribue à un comportement d'autrui une intention de communiquer dirigée vers lui. C'est le récepteur qui fait le message. La rétroaction permet de combiner ces deux causes en une causalité circulaire qui génère une stabilité dynamique. Dans une conversation nous entrelaçons de manière consensuelle des émotions avec du langage. En conversant nous faisons surgir une réalité dans une dérive qui constitue sa dynamique.

L'espace de perception dépend des habitudes avec lesquelles on fabrique des informations à partir des

stimulations venues de l'extérieur. La perception est le produit d'un apprentissage qui, en même temps qu'il nous fait percevoir, façonne nos espaces de perception. Chaque individu appelle « réalité » son espace de perception. Nous construisons notre environnement selon notre propre perception de ce que nous nommons « réalité ».

Si notre compréhension du monde s'est construite à partir de nos expérimentations, nos actes sont, par interaction, dépendants de notre vision des situations. Notre compréhension des événements n'existe que dans la réalité que nous nous sommes construite avec nos perceptions et nos observations.

Erwin Schrödinger nous apprend que la mesure, ou l'observation, influence le système observé. L'action d'observer un phénomène est une interaction mutuelle inévitable et incontrôlable. On trouve trop souvent ce que l'on était venu chercher.

Nos perceptions de ce que l'on croit être une réalité extérieure et indépendante de nous, sont relatives au point de vue où l'on se place, ainsi qu'à l'interprétation qu'on leur applique pour leur donner du sens. Il y a d'abord la position dans l'espace et dans le temps par rapport au phénomène observé, selon le principe de la relativité restreinte d'Einstein. Dans un monde où l'argent fait le pouvoir, la situation sociale que l'on occupe, la quantité de richesse que l'on possède déterminent notre manière de voir le fonctionnement de la société.

Comme nous l'explique la sémantique générale, lorsque nous décrivons une situation, nous construisons un discours, une carte de la réalité. Ce n'est qu'une interprétation d'un moment précis dans un

contexte donné, un cadrage de la situation qui ne dit jamais tout du contexte où elle se situe. Ensuite il y a la relativité entre les diverses perceptions construites sur des expériences personnelles et une histoire individuelle et collective différente. Pour arriver à une approximation plus affinée et plus précise de la réalité, nous devons prendre en compte cette diversité dans sa multitude. Plus on a de coordonnées différentes pour tenter de définir un phénomène plus on se rapproche d'une vérité partagée, d'une réalité consensuelle, qu'il s'agit de replacer dans son temps particulier au cours de son histoire spécifique.

Nous avons également la relativité d'échelle, théorie unificatrice de Nottale, qui prend en considération les différences énormes dues au zoom du point de vue sur l'événement. De très près ou de très loin, les observations n'ont plus la même forme, les mêmes mesures ni la même signification. Une côte maritime n'a ni le même tracé ni la même longueur selon qu'elle est décrite d'un satellite ou à la loupe.

Enfin, la culture de l'observateur va fortement influencer ses perceptions ainsi que le sens qu'il va leur attribuer, et ceci de façon insidieuse parce qu'inconsciente. Les jugements préconçus, qui vont de soi, proviennent directement de sa propre culture, qui ne peut-être perçue qu'à travers les yeux de quelqu'un d'une culture différente. Ce plus de la différence peut nous permettre de ne pas nous faire piéger bêtement.

Les diverses descriptions du monde en disent plus long sur les différences et leur relations, que sur une réalité qui serait unique et indépendante des hommes, donc contrôlable et facilement manipulée.

Nous percevons une réalité qui nous est perceptible dans la vision du monde qui nous est propre, comme notre mémoire nous prépare à la percevoir. Nos perceptions sont des choix, non des faits objectifs. La réalité n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Nous sélectionnons les faits qui sont en cohérence avec notre vision du moment, en nous enfermant dans une seule lecture limitante de la réalité et dans un seul langage pour l'appréhender et l'interpréter. La réalité n'est pas prédéterminée, nous la reconstruisons constamment. La question n'est plus de savoir ce qui est vrai mais de chercher ce qui est utile pour agir selon nos désirs. Nous pouvons nous donner la liberté d'inventer notre réalité en explorant et choisissant nos interprétations, pour en tirer plus de possibilités d'action et plus de satisfaction.

Notre croyance en l'objectivité entrave la compréhension que nous avons de nous-mêmes et des autres. L'objectivité du monde n'est qu'apparente. Le lien de cause à effet n'est pas dans la réalité mais dans une explication de la réalité. C'est l'opération de distinction qui fait distinguer les choses. La réalité est une construction de l'esprit, elle est ce que nous en faisons.

L'objectivité des uns devient l'obligation des autres selon des déterminations qui leur sont souvent étrangères. La réalité n'est pas quelque chose d'objectif, quelque chose « là-bas en dehors de moi », c'est l'expérience subjective que nous faisons de l'existence, qui échappe totalement à une vérification objective. Le monde et la vie sont un, je suis mon monde. Sans différence il n'y a pas de conversation. Il s'agit de comprendre qu'il existe plusieurs points de



vue avec des explications différentes. Nous oublions souvent que, nous aussi, nous sommes différents, étrangers des étrangers.

L'information n'est pas un fait objectif, mais dépend de l'observateur. Dès son observation un fait est interprété. C'est nous qui choisissons ce qui est ou non signifiant. À partir de nos sensations, nous tirons une conséquence, un fait, un principe sur le monde. Cette activité mentale est automatique, son résultat perçu comme extérieur à soi-même. Ceci engendre la conviction qu'il existe une réalité indépendante de l'observateur. Exclure l'observateur paralyse la compréhension de la vie. On ne peut pas étudier la vie « in vitro » ; il faut l'explorer « in vivo ».

Nos modes d'interprétation influencent de façon sélective nos observations. Nous croyons percevoir la réalité de l'autre alors que nous percevons l'impression qu'il a produite sur nous. La rigidité de nos interprétations focalisées sur des a priori et des certitudes, nous rend incapables de nous étonner en découvrant des potentialités insoupçonnées. Ce sont des contraintes que nous avons choisies de subir. L'explication et la rationalisation s'effectuent au détriment de la perception et du discernement, en perdant le contact avec la réalité concrètement vécue.

Nous ne pouvons comprendre un segment de communication que dans le contexte où il se produit. Le processus par lequel nous produisons de la signification est la contextualisation. Lorsque nous effectuons des actes de communication nous conversons. Ce que nous appelons alors réalité est un

monde partagé, le domaine consensuel de contextualisation que nous avons en commun.

L'objet d'étude est altéré par le processus. Ce que les gens croient contextualise ce qu'ils font et ce qu'ils croient qu'ils font. On peut toujours trouver des raisons à tout. Celles que les uns donnent aux comportements ou aux paroles des autres font partie du contexte des uns mais pas des autres. Vouloir transformer l'autre pour qu'il devienne conforme à notre point de vue, c'est vouloir prendre le pouvoir sur l'autre, imposer son autorité, l'éliminer dans son individualité. C'est une relation autoritaire de prédateur, un rapport marchand ordinaire. L'acceptation de la différence d'autrui constitue un domaine de contextualisation où peuvent se régler tous les conflits, évitant les guerres de pouvoir et l'extermination de la différence.

La théorie des niveaux de langage offre une protection contre la confusion des niveaux. Au plus bas niveau du langage les énoncés concernent les objets. Lorsque nous voulons parler sur ce langage il nous faut employer un métalangage, et un méta-métalangage si nous voulons parler sur ce métalangage. Mélanger deux niveaux dans une même séquence de communication génère un paradoxe. Un paradoxe est une affirmation qui est fausse quand elle est vraie, et vraie quand elle est fausse. Il rend la vérité d'une proposition indéterminable. Toute réaction à un message paradoxal à l'intérieur du cadre qu'il fixe ne peut être que paradoxale. Il est impossible de se comporter de manière cohérente et logique dans un contexte incohérent et illogique.

Recadrer la situation permet d'échapper au contexte contraignant, en communiquant sur la communication, et ainsi sortir du jeu en communiquant sur le jeu lui-même. Nous inventons inconsciemment des propriétés au moyen de la logique en pensant que nous les découvrons dans les systèmes que nous observons.

L'humour, la poésie, la créativité ne peuvent se réaliser que si des confusions de type logique se produisent, autrement dit si l'on mêle les différents niveaux de communication. Les règles du jeu qui lui confèrent cohérence et unité, sont fixées mais chaque jeu peut être l'objet de variations infinies lorsque l'on se permet de jouer avec le jeu. La règle d'ensemble dit qu'aucune règle n'est absolument définitive. Elles peuvent être modifiées et combinées pour jouer un jeu plus libre, plus compliqué et plus diversifié, échappant ainsi aux paradoxes insolubles.

Aucun expert ne saura jamais proposer une explication de la réalité absolument vraie, inaltérable et définitive. On ne peut affirmer avec certitude qu'il y ait une seule réalité en dehors de nous, séparée de notre existence. Nous percevons le monde avec nos sens et selon leurs spécificités. Nos perceptions du monde sont influencées par nos sens et les contextes particuliers dans lesquels se sont construits leurs acuités et leurs discernements au cours de leurs évolutions. Elles ne sont pas identiques d'un individu à l'autre car elles se sont affinées tout au long de nos expériences personnelles, de notre vie particulière. Nous percevons des mondes différents que nous partageons plus ou moins bien avec les autres.

Il n'y a pas une seule, mais de multiples réalités qui diffèrent selon le point de vue de l'observateur et des

instruments méthodologiques qu'il utilise dans son observation. Ceci réfute tout modèle d'interprétation idéal et parfait, présupposant une explication de la nature et du comportement humain qui se voudrait absolument vraie et définitive, car un tel modèle tombe inévitablement dans le piège scientiste d'un discours qui s'auto-référence en générant sa propre justification. Toute explication a les limites qui découlent logiquement de ses croyances présupposées. Les conclusions qu'engendrent ses hypothèses sont prises pour des vérités absolument naturelles.

La vérité est un mode de perception, d'organisation et d'attribution de sens aux observations, qui construit par là même des théories subjectives dont la valeur n'est qu'approximative et temporaire. La croyance en une vérité unique implique la conviction qu'une vérité unique et absolue doit nécessairement convaincre et s'imposer à tous pour résoudre tous nos problèmes. Cette croyance est le fondement des idéologies conservatrices autoritaires.

Le « mal de vivre » et les troubles du comportement sont en relation directe avec les pollutions des situations, et déterminés par la perception de leur contexte, la façon dont on se construit sa réalité, puis dont on adopte, par réaction, un comportement dysfonctionnel tout en croyant que c'est la meilleure solution possible.

Les seuls changements de cette société figée sans devenir, s'affichent dans l'apparence illusoire d'une « révolution de la communication ». Alors que chacun s'isole dans la crainte, en se retranchant dans sa petite sphère quotidienne, les relations sociales se désagrègent dans la peur et le rejet de la différence. Plus on

communiqué avec nos prothèses numériques, par petits bouts à petits peu, moins on communique avec l'autre. La quantité détruit la qualité sous le contrôle des machines à réduire. Nos projections technologiques nous conditionnent, en nous incarnant dans les opérations restrictives des affaires planifiées.

L'invasion précipitée de notre univers quotidien par les machines informatiques, a réduit notre espace vital, en structurant nos croyances selon les modèles restreints de l'ordre des choses qu'elles programment. Les ordinateurs, machines déterminables et prévisibles, n'ont jamais inventé leur fonctionnement ni leur propre langage. Les métaphores que nous utilisons pour les décrire, de la mémoire à l'intelligence en passant par le langage, nous empêchent de comprendre notre propre fonctionnement. Le cerveau est un organe qui se permet d'oublier. Le « cerveau électronique » ne peut pas se donner la liberté d'ignorer les données qu'il a stockées. Ces machines triviales ne sont que des projections de notre quête illusoire de certitude. La perfection d'un programme n'est qu'une illusion chargée de nous rassurer.

*« Une personne qui n'a jamais commis d'erreurs n'a jamais innové. Inventer c'est penser à côté. »*

Albert Einstein.

En même temps que s'acquiert un savoir ou un savoir faire, a lieu un processus qui, progressivement, facilite l'acquisition du même savoir. On apprend à apprendre. On apprend à se diriger dans certains types de contexte. On acquiert l'habitude de ponctuer le cours des événements de manière à obtenir la répétition d'un certain type de séquences significatives. Un objet de notre environnement devient, dans notre expérience,

un signe équivalent au comportement qu'il s'agit d'avoir quand on est en interaction avec lui. L'expérience implique le monde.

« *Si tu veux voir, apprend à agir* ».

Heinz von Foerster,  
*On constructing a reality.*

Notre savoir donne du sens à notre perception du monde, qui devient ainsi notre propre monde, se réalisant à partir de nos croyances inconscientes, considérées comme allant de soi, tout naturellement. Si notre savoir s'est construit sur des expériences passées, alors notre monde n'est qu'un monde du passé, sans changement possible. Toute conclusion tirée de l'expérience suppose, comme fondement, que le futur ressemblera au passé. Cette croyance conservatrice repose sur la certitude que l'expérimentateur ne peut pas influencer son expérience, et que celle-ci ne peut pas le modifier en retour.

Un changement qui n'est pas la reproduction, à l'identique, d'expériences passées est malgré tout possible. Toute expérimentation transforme, plus ou moins, le système de fonctionnement de l'expérimentateur. C'est ainsi qu'il évolue et effectue son apprentissage. La perception de l'expérience elle-même, n'est plus tout à fait la même. Son monde s'en retrouve quelque peu modifié.

L'intelligence est la faculté d'apprendre, en faisant émerger de la signification dans l'évolution des perceptions de son monde en mouvement. Les informations que l'on en tire, ne sont pas préétablies comme un ordre naturel intemporel, mais elles correspondent aux régularités émergeant des activités

expérimentales et inventives de l'apprentissage lui-même.

« *L'homme est un animal ludique* »  
« *le jeu est essentiel pour apprendre, mais (contrairement à d'autres pulsions) il est une fin en soi.* »  
Edward T. Hall,  
*Au delà de la culture*, 1979.

Un langage dont le sens fixé est permanent et invariable, produit une réalité objective, un monde marchand sans devenir. Il ne peut pas se produire lui-même, ce qui bloque toute évolution. Un langage dont l'ensemble des valeurs dépend de la sensibilité du moment, des émotions vécues au cours d'une situation dans son histoire, permet d'expliquer à la fois l'expérience humaine et sa propre apparition. Si l'on ne voit pas comment les choses deviennent au cœur d'événements particuliers, on ne peut pas comprendre comment elles sont. Leurs valeurs propres se reproduisent de façon récurrente, au cours de leur évolution, devenant implicites dans leur forme.

Les êtres humains sont des systèmes vivants réflexifs qui changent leur structure interne en fonction de leur comportement. Dépendants de leur histoire et de leur situation présente, ils sont indéterminables car leurs systèmes de fonctionnement trop complexes sont imprévisibles. Nous nous inventons nous-même tout en maintenant l'équilibre de notre propre organisation, dans son évolution.

L'illusion de l'intelligence artificielle réside dans l'admiration de la rapidité du calcul et des grandes capacités de stockage. C'est une vénération de la gestion de grandes quantités de choses séparées, une

croyance aveugle en l'ordre des choses marchandes. Un système vivant est autonome. Il détermine ses propres opérations, ses propres expériences. S'il ne le fait pas, il se désintègre et meurt. Un système est autonome, quand il se gouverne lui-même et définit ses propres lois.

L'organisation d'un système vivant définit le processus qui le construit, le crée, et l'invente lui-même. C'est un processus d'interaction spécifique entre des éléments qui produisent le substrat composé de ces mêmes éléments. D'une infinité d'expériences possibles émergent des valeurs propres stables, avec nous-même et avec les autres. Le changement est un processus de stabilisation nécessaire au maintien des systèmes vivants, dans leur évolution avec les autres.

*« L'intelligence ne se définit plus comme la faculté de résoudre un problème mais comme celle de pénétrer un monde partagé. »*

Francisco J. Varela,  
*Invitation aux sciences cognitives*, 1989.

Quand on ne connaît pas son ignorance, on croit tout savoir. L'intelligence du moment se cherche sans cesse, lorsqu'elle pense aboutir, elle s'aperçoit de son insuffisance. Le doute, la curiosité et l'expérimentation vécus dans leurs relations avec la situation, inventent la connaissance, son évolution, ainsi que les possibilités de changement.





## Tactiques opérationnelles

Tout comportement intentionnel dépend des conceptions ou croyances de ses auteurs, car elles dirigent leurs interprétations des situations et des relations qui en découlent. Dans les milieux libertaires, alternatifs, rebelles, prétendument communistes ou révolutionnaires, il est convenu de manière implicite que les affirmations du groupe auquel on appartient, prises dans leur ensemble, constituent la logique unifiée de la nature des problèmes et de leurs résolutions. Ces idées sont considérées comme choses établies, tout naturellement. Elles guident leur manière de penser et leurs comportements. Leurs influences sont d'autant plus importantes qu'elles sont moins ouvertes à la critique et à une éventuelle remise en cause.

Les conflits de points de vue sur le changement, où se mêlent les intérêts personnels et collectifs, sont des confrontations inefficaces qui entretiennent et accroissent les problèmes. Discuter pour déterminer qui a raison ne débouche que sur un échange de récriminations à l'issue duquel chacun durcit ses convictions et tout le monde se retrouve dans l'impasse.

Ces points de vue construits sur certaines conceptions de l'histoire, considèrent le présent comme une répétition du passé, résultant d'enchaînements linéaires de causes et d'effets allant des origines aux conséquences. Ils privilégient ce qui est dessous, derrière et loin dans le temps, plutôt que ce qui se

passé ici et maintenant dans son devenir incertain. Cette vision passéiste des choses tend à considérer les problèmes de changement comme la conséquence de déficits individuels, de comportements déviants qui font problème, ignorant les relations individuelles et collectives à la situation présente, dans sa dérive évolutive. Toute proposition et tout comportement ne peuvent se comprendre effectivement que dans leur interaction relationnelle avec un système de comportements, plus vaste, en fonctionnement.

La démarche analytique objective construit la pensée du présent dans une soumission aux expériences du passé. Cette conception linéaire de la réalité est construite sur un credo déterministe, selon lequel le passé détermine le présent, que le futur ne peut que répéter indéfiniment. Le futur est prisonnier d'une logique absurde de prévision-prédiction et non de prospectives et d'incertitudes. C'est une idée prédéterminée qui devient une vérité absolue, fondée sur la croyance en un éternel retour des choses et des idées comme des marchandises. Cette mystification nous fait croire que nous sommes totalement déterminés par l'histoire et que nous ne pouvons que la subir et la répéter. En utilisant le passé comme réservoir de ressources, détourné par notre apprentissage impliqué dans la perspective d'un futur désirable réinventé, nous modifions notre vision du passé. Imaginer l'avenir demande de lâcher-prise avec les certitudes du passé. L'invention devient alors subversive car elle commence par désorganiser pour reconstruire.

Un conflit commence toujours par une négation réciproque, qui ne peut pas se résoudre si les protagonistes restent cramponnés à leurs certitudes. A travers l'expérience nouvelle d'un conflit inhabituel, le point de vue de chacun s'en retrouve modifié et leur perception de la situation devient différente. L'opposition conflictuelle peut ainsi être dépassée dans l'émergence d'un domaine nouveau où la coexistence nécessaire devient possible.

Il s'agit aujourd'hui d'investir et de s'approprier ce nouvel espace social libéré des contraintes partisans, politiciennes ou syndicales, dans une mouvance collective variée et incertaine où tout peut se faire. Il devient possible d'utiliser ces rassemblements coopératifs afin d'y développer des pratiques libertaires et d'y expérimenter au cours du vécu de ces relations imprévisibles, les jeux passionnants d'une démocratie directe à échelle humaine.

L'autonomie retrouvant sa propre nature, suscite de nouvelles possibilités. Vivre le présent dans son histoire continue, consiste plus à lâcher les prises de nos certitudes figées, s'autoriser des libertés, qu'à se battre contre les objets de nos représentations. Quand on n'est plus obligé de choisir de s'agripper à ses certitudes, il devient possible de coopérer avec les autres, sans programme prédéterminé et sans savoir où l'on va, dans une recherche de synchronie où de multiples dérives libertaires deviennent réalisables. Plutôt que de s'affronter sans espoir aux forces de destruction, il s'agit ici d'initier un processus de solution constructive. Notre tactique consiste à inventer des libertés, en s'appropriant les problèmes sans se faire influencer par les théories déterministes et autoritaires, afin d'altérer la difficulté ou la façon inefficace de la surmonter.

Cette perspective imprévue rend possible d'expé-  
rimer différemment la situation en mouvement.

Les difficultés inhérentes au changement de perspective s'affichent comme des comportements non désirés, qui persistent et perdurent. Pour transformer la situation, les facteurs passés ainsi qu'une éventuelle prise de conscience n'ont que peu d'importance. C'est ici et maintenant qu'il s'agit de comprendre comment certains comportements constituent le problème, dans son contexte. Pour qu'un problème persiste, il faut que se répètent au sein du système d'interactions, des comportements déclencheurs. Une difficulté devient un véritable problème à condition qu'elle soit surmontée de manière inefficace et que cette solution inopérante soit répétée. C'est alors que la difficulté s'intensifie selon un processus de cercle vicieux qui engendre un problème dont l'ampleur et la nature diffèrent de la difficulté première. Cette persistance à agir de façon à entretenir le problème s'effectue par méconnaissance, tout en croyant bien faire. C'est une solution standard qui fonctionne logiquement, à partir d'hypothèses cachées qui ne sont jamais remises en question, selon une croyance aveugle en « toujours plus de la même logique ». La persistance de ce cercle vicieux est construite sur la répétition de solutions inappropriées. La confiance placée dans ces cartes, fondée sur des croyances inaccessibles, empêche de s'apercevoir que celles-ci ne sont pas des guides efficaces et opérationnels, alors qu'elles se présentent comme tout à fait logiques, vigoureusement approuvées par la tradition et la morale conventionnelle.

Nous ne percevons pas la position de notre point de vue, car nous croyons que notre position est centrale parce que la perception de notre réalité est partielle et partielle. L'objectivité des uns devient l'obligation des autres d'agir selon des déterminations qui leur sont étrangères. Il s'agit de penser différemment pour agir autrement, voir ce qui est vieux d'un œil neuf par une distanciation qui dégage des angles de vue différents. Ce recadrage ne vise pas la vérité mais l'efficacité d'un autre point de vue qui puisse permettre d'utiliser des possibilités compatibles en donnant un nouveau sens à la situation. C'est un jeu de détournement du contexte et du relationnel.

Le recadrage de la situation ne change pas la perception de la réalité, mais seulement sa signification. En replaçant un fait dans un contexte de signification différent, le point de vue se retrouve modifié et la valeur accordée à la situation, tout autre. La réalité est fonction de la vision du monde, de son interprétation et du sens qu'on lui accorde. Si cette perspective change, la réalité change elle aussi. Induire quelques modifications au sens accordé à ses comportements inappropriés, par un recadrage de la situation construit sur un changement de perspective, peut perturber et même transformer le fonctionnement de ce cercle vicieux et amorcer un changement effectif. L'introduction d'un changement minime, dans l'interaction en forme de cercle vicieux, peut faire émerger un cercle positif dans lequel un moins de la solution inopérante conduit à un moins dans le problème, ce qui conduit à un moins de solution et ainsi de suite...

Prisonnier d'une situation difficile, parfois insupportable, plus on cherche à résoudre le problème plus il persiste avec l'insistance de l'impossibilité de changer. Une stratégie de changement doit casser cet effet de boucle sans fin qu'entretient le problème. Il s'agit d'introduire des éléments de rupture dans cet équilibre dysfonctionnel, qui puissent modifier le sens accordé à la perception de la situation et ainsi altérer la réaction inappropriée. Ceci peut permettre d'abandonner le point de vue rigide obsessionnel d'une solution idéalisée et inefficace, amenant à voir d'autres possibilités d'où émergeraient de nouvelles réalités. Le problème du changement est entretenu par les tentatives inappropriées de le résoudre qui en fait l'alimentent. C'est donc les tentatives de solution qui deviennent le problème.

Recadrer c'est déjà changer un peu de perspective. Prendre un point de vue décalé et incertain dans un contexte différent permet de faire évoluer les relations avec les autres qui doivent s'adapter à la nouvelle situation. Sortir à l'improviste de l'espace préconçu et réducteur des séparations spécialisées, rôles formatés à exécuter, permet de construire un nouveau réseau de relations en évolution. Lorsque l'on cesse de s'enfermer dans ses croyances solitaires, il devient possible d'inventer de petites utopies ouvertes aux autres, plus maniables, dans un point de vue fictif qui permette de sortir légèrement du cadre spectaculaire conditionnant.

C'est lorsque nous dépendons de l'autre que nous pouvons accroître notre autonomie. Nous prenons alors une part active dans la construction de liens interactifs, plutôt que de nous contenter de les subir. L'interdépendance ne se développe pas avec des

jugements et des exclusions, mais en utilisant la valeur utile de nos différences. Les rapports humains construits sur l'interdépendance et la coopération sont toujours plus productifs et plus satisfaisants pour tous, que des rapports établis sur la subordination, la domination et la soumission.

Une stratégie, pour qu'elle soit efficace, s'effectuera là où il sera facile de la pratiquer et de l'expérimenter, là où elle sera comprise sans résistance en l'appliquant sur des problèmes mineurs, tout à fait banals, des détails qui en apparence n'ont aucune importance et qui pourtant nous interpellent curieusement. Des changements dans le dysfonctionnement du système, même aussi infimes, peuvent déclencher une réaction en chaîne, capable de modifier le sens donné à la perception de la réalité, effectuant ainsi un recadrage qui permet de transformer le sens accordé à une tentative de recherche d'une solution de changement.

Le changement s'opère d'autant plus facilement que l'on ne cherche pas à le maîtriser, à le contrôler. La passion de la découverte, le goût de l'aventure, le plaisir de la dérive permettront ce lâcher-prise à la base de tout changement radical.

Ces quelques tactiques ne proposent pas autre chose que quelques outils à expérimenter pour induire quelques changements indispensables, centrés sur ce que l'on peut faire et comment on peut faire pour contribuer de façon opérante, à résoudre certains problèmes persistants, inhérents à notre société, tant individuels que collectifs. Ces tactiques de changements possibles ne sont ni définitives ni absolues, comme une haute vérité ou une réalité ultime, mais se



présentent plutôt comme un ensemble de points de vue utiles pour intégrer, dans un système social, des éléments de l'observation et de l'action. Ce n'est rien de plus qu'une carte conceptuelle de la façon dont on peut comprendre et modifier les problèmes liés à une volonté de changement. En tant qu'outil, cette carte provisoire n'est pas la réalité. Elle peut seulement nous permettre de ne pas s'égarer dans des voies sans issue ou des chemins chimériques.

## Stratégies à l'usage d'inventeurs d'incroyances

**L**e changement ne peut se penser en termes de recettes, de directions et de restrictions, de rentabilités obligatoires, d'exploitations et de profits, de campagnes politico-publicitaires, de majorité fictive, de manipulations et de conditionnements, de compétitions, d'affaires mafieuses, d'arnaques et de spéculations, de guerres et de victoires écrasantes... Il s'agit seulement de penser à ceux qu'on aime ou qu'on aimerait rencontrer, à ce que nous désirons de mieux pour eux et aussi pour nous. C'est dans les volontés de vivre ensemble sans entrave, que commence le changement dans le monde de la gratuité, là où les puissances financières et leurs domestiques ignorent tout.

L'idée que nous pourrions faire autrement, voire apprendre à faire autrement, nous est étrangère, car la construction de notre réalité limite nos possibilités. Notre aptitude à changer résulte pour une large part de notre capacité de mettre à jour les ressources cachées derrière les handicaps ou les résistances qui sont seuls visibles. Il s'agit d'extraire de nos inhibitions et de nos défauts nos réserves en sommeil en reconnaissant et utilisant leurs fonctions utiles. Pour avoir le désir de changer et d'y prendre du plaisir en s'en sentant capable, il est nécessaire de comprendre qu'on en a le potentiel. Si l'on recherche les limites des autres on se

limite soi-même, mais en cherchant les ressources on s'en donne en retour. Le fait d'utiliser la fonction utile de nos défauts, ainsi que les ressources de nos inhibitions, est une manière efficace et inventive de nous auto-gérer.

Nos capacités sensorielles qui enrichissent nos ressources, sont inversement proportionnelles à l'accumulation de nos préjugés, certitudes et explications préfabriquées. Le développement de notre acuité sensorielle dépend de notre capacité à discerner et appréhender les différences. En n'utilisant pas toutes nos capacités sensorielles, nous rétrécissons notre champ du connaissable, et limitons nos possibilités d'action.

Tout se passe comme si nous avions oublié l'étendue étonnante de nos ressources humaines, perdant confiance en la force de notre nature, dont l'essence est un changement permanent.

L'exploitation de l'homme par l'homme est une guerre dévastatrice. Elle ne peut être abolie sans le dépassement de la lutte de l'homme avec lui-même, entre les forces de l'inconscient et celles du conscient. En changeant de perspective, l'inconscient n'est plus notre adversaire mais notre trésor, réservoir inépuisables avec lequel on coopère dans le cours de la poétique de la vie ainsi recomposée. Notre intelligence inconsciente redevenue accessible, nos intuitions incertaines peuvent inventer les incroyances nécessaires au changement devenu inévitable.

Chaque fois que s'est construite la réalisation d'un changement de perspective, bouleversant les rapports

sociaux et humains, a soudainement émergé cette passion de vivre pleinement, capable de dissoudre l'oppression économique et de réveiller les désirs d'amour, d'entraide et de solidarité, dans la gratuité des plaisirs sans limite, l'art de jouir et l'invention du bonheur.

La volonté de changement ne suffit plus. La recette idéale repose sur la croyance d'avoir trouvé la vérité, l'unique, en dehors de tout contexte. Ce mythe s'accompagne de la mission de prêcher la vérité afin de changer le monde, avec l'espoir qu'elle soit reconnue par le plus grand nombre d'adeptes. Ceux qui ne veulent pas se convertir à ce point de vue deviennent obligatoirement de mauvaise foi, c'est à dire de croyance maléfique et il s'agit de les éliminer pour le bien de l'humanité

*« Un modèle social universellement dominant, qui tend à l'autorégulation totalitaire, n'est qu'apparemment combattu par des fausses contestations posées en permanence sur son propre terrain, illusions qui, au contraire, renforcent ce modèle. Le pseudo-socialisme bureaucratique n'est que le plus grandiose de ces déguisements du vieux monde hiérarchique du travail aliéné.*

*Au sein de ce monde, des organisations prétendent révolutionnaires ne font que le combattre apparemment, sur son terrain propre, à travers les plus grandes mystifications. Toutes se réclament d'idéologies plus ou moins pétrifiées, et ne font en définitive que participer à la consolidation de l'ordre dominant. Les syndicats et les partis politiques forgés par la classe ouvrière pour sa propre émancipation sont devenus de simples régulateurs du système, propriété privée de dirigeants qui travaillent*

*à leur émancipation particulière et trouvent un statut dans la classe dirigeante d'une société qu'ils ne pensent jamais mettre en question. Dans un monde fondamentalement mensonger, ils sont les porteurs du mensonge le plus radical, et travaillent à la pérennité de la dictature universelle de l'économie et de l'État. »*

Des membres de l'Internationale Situationniste et  
des étudiants de Strasbourg,  
*De la misère en milieu étudiant, 1966.*

Toutes les tentatives idéales de changement social ont largement prouvé leur inefficacité. La recherche de la solution parfaite crée un paradoxe. Le problème qui bloque la situation est la recherche d'une solution impossible. Le déblocage passe par le rejet du choix d'une solution, ce qui crée un nouveau paradoxe qui prend la place de l'ancien en l'annulant. La solution émerge dans l'absence de solution. Au lieu de chercher une solution, il s'agit de chercher un problème qui corresponde aux actions possibles. Ainsi la situation se décale dans une perspective de changement, dans un jeu subversif à rebondissements situationnels.

*« Les prolétaires découvrent aujourd'hui qu'il n'existe pas de programmation de l'avenir. Ils ont peur, n'ayant rien à proposer sinon la destruction absolue de toutes les formes sociales présentes. Cela n'est en rien un défaut, mais la qualité essentielle du prolétariat moderne, son nihilisme conscient, le projet d'inaugurer une aventure inconnue à l'échelle de l'humanité, et d'en avoir l'entière responsabilité. Pour lui est prévisible tout ce qui est visible et nécessaire. »*

Jules Henry et Léon Léger,  
*Les hommes se droguent, L'État se renforce, 1974.*

Si vous voulez connaître comment ça marche, cherchez à changer certains fonctionnements. Les pratiques opératoires se substituent alors aux croyances réductrices.

Les connaissances d'une pensée incarnée dans sa situation vécue concernent chacun de nous dans sa dérive structurelle avec les autres, construisant ainsi de nouvelles perspectives, libérées des certitudes réductionnistes.

L'incident créatif, ou le changement imprévu surgit toujours en dehors du cadre des contrôles du système, car il ne peut pas envisager l'existence d'un extérieur à son propre fonctionnement. Limité à son contexte interne, un système ne peut pas se comprendre lui-même, car pour cela il faudrait qu'il se regarde de l'extérieur, ce qui reviendrait à se dédoubler. Il est aveugle sur lui-même, et donc sur ce qu'il lui est étranger.

Pour comprendre le changement il est nécessaire de recadrer la situation dans un contexte plus élargi, comprenant l'invention d'un changement de perspective, échappant ainsi au cadre restrictif et destructeur du spectacle. Décaler un point de vue dans un angle resté mort jusqu'à présent, introduit un mélange de contextes différents, demeurés étrangers. C'est alors qu'émerge une certaine confusion dans les perceptions et dans les règles jouées jusque là dans ce genre de circonstance. Pour compenser cette confusion et se reconstruire un certain équilibre, une importance nouvelle est attribuée aux relations avec les autres. Cette situation vécue comme une nouvelle expérience, a de grandes chances de déboucher sur l'invention spontanée d'incroyances, et ceci par nécessité, ce qui

n'était pas concevable dans le cadre des croyances utilisées dans le contexte antérieur.

En sortant à l'improviste du cadre de référence habituel, un changement émerge là où on ne l'attend pas, d'où découle une nouvelle perception de la situation. C'est une invention qui échappe à nos croyances antérieures. En introduisant d'un extérieur fictif un nouveau point de vue, on expérimente de la sorte un jeu différent, qui se joue des règles de l'ancien jeu, le rendant ainsi caduc.

Il s'agit d'adapter cette tactique, invention d'un réel possible, à nos désirs. Cela permet d'inventer le changement en utilisant les contributions de l'expérience comme fondation d'une stratégie prédictive d'intervention qui se maintient dans une constante évolution auto correctrice. Nous pouvons ainsi construire une perspective alternative qui rende possible d'expérimenter différemment la situation, contribuant à un nouvel usage des connaissances que nous possédons déjà. Nous ne savons simplement pas que nous savons. En effet, nous pouvons choisir d'être soit un découvreur d'un monde séparé dont la réalité demeure inchangeable, soit un inventeur de notre propre monde, libre de se construire des choix devenus possibles.

Le changement de perspective consiste à abandonner nos certitudes solitaires et ainsi réaliser que la directionnalité du cours de nos dérives naturelles résulte de la conservation de nos désirs de vivre ensemble. Il est ainsi possible de passer de la recherche d'une solution de changement, au plaisir de changer,

immédiat et gratuit, pris au cours de nos expérimentations incertaines.

Le désir nous pousse dans notre évolution en donnant sens à nos actions. Prendre le temps d'imaginer la réalisation de nos désirs sème les graines du changement, comme une force d'attraction considérable. Nos comportements ont alors une forte propension à s'orienter spontanément dans la direction désirée, inventant un espace de rêve et de liberté. L'envie pressante de réaliser nos désirs accroît fortement le désir de changer, en rendant l'objectif attractif, elle mobilise et attire les énergies qui se libèrent.

La stratégie opérationnelle s'adapte constamment aux problèmes et aux objectifs, sans être influencée par des théories déterministes et autoritaires. On procède coup après coup, en autorisant l'émergence de modalités perceptives différentes. Il s'agit de faciliter des changements comportementaux pour altérer la difficulté ou la façon inefficace de la surmonter, dans une perspective alternative attirante qui rende possible d'expérimenter autrement la situation de trouble.

Notre but est d'initier le processus de solution plutôt que de s'affronter sans espoir aux forces de l'ordre, de se heurter frontalement au système de contraintes contrôlées. Attaquer là où l'on ne nous attend pas de pied ferme, là où ça ne paraîtra pas comme une agression représentée par le spectacle. Actions directes, bandes armées, terrorisme n'ont d'existence qu'à travers la propagande de leurs ennemis. Ne pas foncer droit dans le mur quand on peut choisir la facilité par plaisir et par jeu, avec les autres, cherchant résonance



et synchronie, disponible au nouveau contexte émergent, s'appropriant les éventualités propices des imprévus en devenir.

De multiples dérives possibles sont à notre portée. De petits changements en entraînent toujours d'autres. Faire en sorte de vivre ensemble une nouvelle expérience concrète nous conduira à avoir une perception différente de la réalité, à construire un nouvel équilibre basé sur cette perception, rendant accessible une nouvelle situation, à l'intérieur de laquelle, le changement de perceptions et de réactions devient inévitable. Nous pouvons de la sorte opter pour des observations opératoires qui nous permettent de connaître nos problèmes par leurs solutions. Cet apprentissage évolutif est un processus expérimental dans lequel nous trouvons notre chemin avec les autres, formant un tissu vivant de relations qui nous inclut, là où les concordances forment des conjonctions, et où les synchronies entrent en résonance. Un petit changement dans le comportement de quelques personnes peut mener à des différences profondes, d'une portée considérable dans le comportement de tous.

*« Nous voici donc flottant dans un monde qui n'est que changement, alors que nous en parlons comme si il y avait un élément statique dans ce monde ».*

Gregory Bateson,  
*Quelques pas de plus vers une écologie  
de l'esprit, une unité sacrée, 1991.*

Le détournement pratiqué par les situationnistes est une pratique d'utilisation dans un cadre prédéfini, dont le retournement peut permettre un recadrage inattendu, en sortant du contexte de départ. Sa récupération commerciale dans les domaines de la

publicité, de la politique et de l'art, a progressivement transformé ses capacités de dérive poétique et subversive, en techniques marketing ostentatoires.

Il s'agit aujourd'hui de s'appropriier les relations abandonnées aux apparences préfabriquées, en détournant des situations directement vécues, sortant ainsi du cadre des objets de communication textuelle et visuelle. Quand il n'est pas la trace directe d'une situation vécue dans un changement radical de perspective, le détournement se limite à un phénomène de communication particulier perdu dans les apparences spectaculaires de la soumission généralisée.

Lorsque tout semble prédéterminé, calculé à l'avance, que le temps nous est compté et planifié, toute utilisation décalée dans les dérives des changements de perspective, se jouant des règles sans aucun respect, rend nos choix imprévisibles et les changements possibles.

Lorsque nous nous impliquons dans les révoltes, en nous appropriant les mouvements, nous ne devons jamais dédaigner, ni condamner les conduites de certains parce qu'elles nous paraissent naïves, bornées, inopérantes et inefficaces. Ces comportements adoptés dans des tentatives de révolte font partie, comme nous, du problème inhérent au changement. Ces comportements, comme les nôtres, constituent l'environnement à l'intérieur duquel nos désirs de changement se manifestent.

Notre stratégie, pour être opérationnelle doit s'ancrer dans l'utilisation de ces manifestations bizarrement répétitives, stupides dans leurs échecs, absurdes dans la reproduction de schémas sans débouchés, irrationnelles et contradictoires dans

l'accumulation des défaites. Utiliser les résistances au changement nous permettra de comprendre les vertus de nos défauts en poussant dans le sens de la facilité.

La simple reconnaissance des conditions existantes se fonde ainsi sur le respect total d'individus autonomes. Notre tactique consiste à être prêts à réagir à tout et n'importe quel aspect de la révolte ou de son environnement, parés à nous emparer d'un moment, d'un événement, en nous appropriant avec d'autres ce qui se passe. Nous nous construisons une disponibilité à discerner et à utiliser avec dextérité des comportements minimaux et des aspects encore inaperçus de la situation, facettes non reconnues de l'expérimentation en cours. Nous prenons des éléments des événements immédiats et les retournons dans une direction constructive, un sens efficace pour un changement effectivement possible, dans une perspective de renversement global.

Si nous dérivons activement dans ce processus de co-création du changement, dont l'origine est située dans l'expérimentation collective de la rébellion, alors nos contributions ne pourront pas être prises comme des solutions éclairées à reproduire. Il n'y a de conduites à suivre que dans la soumission et la résignation. Il n'y a pas de programme de changement, seulement des pratiques plus ou moins opérationnelles.

Nous ne proposons aucun programme, aucune ligne de conduite à suivre servilement, nous avons choisi les ressources que chacun apporte dans sa révolte. Nous pouvons nous entraider à réaliser les vertus de nos défauts.

En pratique, il s'agit d'encourager ces comportements de résistances à l'oppression, inappropriés au

changement, afin de les détourner subtilement dans un point de vue décalé au contexte élargi des possibilités de changement, émanations de nos désirs communs du moment. Ce qu'apporte chacun est l'énergie de vie qui nous permettra de nous élaner dans une situation imprévue et de l'expérimenter, en co-création avec les complices du moment. Ces processus créatifs ne sont pas provoqués par des intuitions divines venues du ciel, mais surviennent toujours par accident, là où l'imprévu nous pousse à une réaction susceptible de nous faire retrouver un certain équilibre. La création de situation ne vient pas d'une inspiration supérieure, mais de l'utilisation d'événements imprévisibles dans une appropriation collective instable en recherche d'harmonie et de synchronie.

En fonction de la spécificité du blocage au changement, en copier la structure mais en modifiant le sens qu'on lui accorde, peut mettre la force de cette persistance au service d'un changement opérationnel.

On peut ainsi modifier nos dispositions perceptives et réactives sans que nous nous en rendions vraiment compte. Dans cette perspective, l'accent n'est plus porté sur la cause du problème, mais sur comment il se maintient, s'alimente et persiste. Pour construire un changement rapide, il s'agit ici d'altérer la persistance du problème, bloquer le blocage en le détournant.

Les tentatives de solution, dysfonctionnelles dans leur mise en acte redondante, finissent par construire littéralement un cercle vicieux, à l'intérieur duquel ce que font les individus ou les groupes d'individus pour combattre leurs problèmes, les maintient en les rendant plus complexes. Le déblocage consiste à introduire de petites modifications dans les tentatives de solutions.

Ceci conduit toujours à de nouvelles possibilités opérationnelles.

C'est la déviation qui est le moteur du changement, car elle altère la difficulté, ou la façon inefficace de la réaliser. Elle peut révéler des éventualités alternatives qui rendent possible une expérimentation différente.

Nous pouvons transformer le sens accordé au problème généré par une volonté de changement inopérante, en un processus en action, dont chaque partie événementielle devient une possibilité accessible. Modifier le comportement séquentiel habituel peut s'effectuer en ajoutant quelques étapes, imprévues mais réalisables, au processus en cours. Chaque composant peut ainsi devenir réalisable.

Nous partons du point de vue décalé que nous, chacun dans sa spécificité et son histoire propre, avons déjà fait preuve d'un fonctionnement adéquat et efficace. Ceci n'enseigne pas comment devenir opérationnel dans un processus de changement, mais favorise seulement l'utilisation de certains stratagèmes qui nous permettent de débloquer par nous-même notre histoire constructive endormie. Nous sommes le processus impliqué dans une stimulation des ressources en jeu, ressources qui sont restées trop longtemps coincées dans un fonctionnement inopérant.

Tout est utilisable selon le point de vue du changement possible. Lorsqu'elles ne sont pas limitées à des résistances corporatistes, les grèves peuvent devenir un outil efficace de bouleversement social. Les économies parallèles basées sur l'échange coopératif ou la gratuité désagrège à petits « peu » cette période de fin de règne de l'échange lucratif en compétition

permanente. Jouir de la vie en se jouant des entraves dissout la morale du sacrifice et de la culpabilisation qui soutient l'esclavage de l'activité par le travail. De partout le système est remis en cause. Il nous reste à situer ces actions en les décalant dans un changement de perspective. Il n'y a pas une façon de faire mais une infinité.

Les révolutionnaires de la vie savent déjà quoi faire pour dépasser les troubles qui font blocage. Seulement, ils ne savent pas qu'ils savent, car ils se croient inefficaces. Nous pouvons inventer ensemble un nouvel usage des connaissances que nous avons déjà, dans des équilibres différents qui n'ont plus besoin d'être uniques et parfaits. Il y avait une voie idéale mais irréalisable, à présent il y a une multitude d'expérimentations possibles.



## De l'abandon des séparations à l'écologie unitaire

« *E*n croyant au déterminisme (...) et à la lenteur du processus de changement adaptatif sélectif, nous sommes devenus aveugles à la nature du dynamisme constitutif de cette histoire »

Humberto Maturana et Jorge Mpodozis,  
*De l'origine des espèces par voie  
de la dérivation naturelle*, 1992.

Notre regard sur le monde est placé dans un point de vue situé dans l'angle des relations dynamiques, entrelacées entre les êtres vivants, leur nature et la nature. Ces processus relationnels entretiennent la croissance de la vie et sont évolution. La nature des relations entre individus n'est pas déterminable, elle échappe à toute vérification objective, c'est pour cela qu'elle n'est pas contrôlable.

De notre point de vue, ce qui nous importe et nous concerne, ce n'est pas l'accumulation de pouvoirs sur les autres, ni la quantité de choses usurpées, mais bien la relation, les équilibres et déséquilibres écologiques entre tous les êtres vivants, dans leur propre nature, vécue librement selon toutes sortes de hasards et de rencontres.

La compétition marchande, à tout prix et à tous les étages, engendre une guerre permanente qui



empoisonne notre existence. On se retrouve seul contre tous avec la certitude d'être le meilleur, seul détenteur de la vérité, forcé d'afficher le sourire méprisant du vainqueur et fourbe de l'arnaqueur hypocrite. Ce fonctionnement dissémine ses toxines à toutes les relations, ravage les rapports en ruinant la société elle-même. Il s'agit aujourd'hui de sauver la société des êtres humains, de la destruction d'une guerre dévastatrice contre elle-même, contre sa nature et contre la nature, au nom de la vie qui nous habite et nous réunit dans notre monde.

Aller vers l'autre pour l'attirer vers soi en obtenant sa coopération est plus efficace que de tenter de le convaincre, en voulant, par la force, le soumettre à ses propres croyances. La reconnaissance et l'utilisation des différences valorisent l'échange et enrichissent les actions communes pour la satisfaction de tous. L'absence de jugement et de dogmatisme, permettant une disponibilité inventive, stimule le discernement, l'intuition et la créativité, essentiels dans les processus de changement. L'harmonie des différences qui entre en résonance et en synchronie ouvre une autre dimension aux relations dans une perspective de changement, révélant des possibilités de jeux et de dérives dans de nouveaux espaces de liberté.

Le changement qui échappe au cycle sans fin et sans limite de la destruction, passe par l'insurrection des populations contre les guerres que le capitalisme développe et généralise dans tous les domaines, que ce soit la politique, les religions, les marchés, le social et la nature. Combien de temps pourrons nous encore tenir, dans cette folie ravageuse, étranger à nous-même et aux autres ?

Il ne s'agit pas de gagner à tout prix, parce que l'on serait le plus fort, le plus barbare des prédateurs, mais bien de vivre ensemble, mieux et librement, en harmonie. Seul un rapprochement entre les hommes, en accord avec la nature, pourra éviter la destruction programmée de l'humanité, substituant la coopération à la compétition, la qualité à la quantité, la gratuité à l'échange lucratif, la coordination à la concurrence, l'humain au nombre...

Le mode de pensée binaire, où le vrai s'oppose au faux, le bien au mal, et linéaire où la cause produit l'effet prédéterminé, est la logique marchande du spectacle dominant. Une troisième dimension libertaire de la réalité, permet de dépasser ce conditionnement machinal. C'est la dimension de l'interaction qui construit le « nous » qui émerge dans la relation. L'apprentissage de l'action avec d'autres, inventif et libérateur, ne s'intéresse qu'à ce qui se passe dans le contexte interactionnel, espace de la démocratie directe, sans se perdre à prouver des causes et des fautes, par des explications politiques prétentieuses, partisans et autoritaires.

Une remise en cause partielle ou une contestation parcellaire, qui n'est pas le prétexte à un changement global, participe toujours à l'exploitation générale et renforce le pouvoir de l'oppression. Pour sortir de ce piège au changement, il nous faut détourner toute action sectorielle en la replaçant dans un contexte de renversement de perspective, situé dans l'optique d'un devenir radicalement différent, qui abandonne la volonté de puissance sur les autres pour la construction d'une coopération où la relation devient l'essentiel

commun au cœur d'une démocratie à échelle humaine, directement vécue et partagée sans contrainte. Le développement de la gratuité et des échanges librement consentis, sont l'exemple et l'expression pressante de cette remise en cause générale à partir d'événements particuliers. Basée sur la confiance en la relation partagée, la gratuité menace directement le profit et l'exploitation. Elle répand dans la société les germes d'un nouveau monde en devenir sur des terrains très diversifiés comme les logiciels, les livres et les films numériques, les vêtements, les graines, les fruits et légumes, les réparations, les services, le partage de savoirs-faire, les énergies renouvelables, les inventions... Les manifestations elles-mêmes, pour retrouver leur essentiel subversif, devront sortir de la représentation limitante d'un défilé militaire dont le seul rôle est l'affichage du nombre de ses forces militantes, repérables à ses drapeaux. La convocation à effectuer un parcours imposé a été abandonnée en mai 68, lorsque le rendez-vous informel au quartier Latin, prenait forme tous les soirs.

Dans ce monde inversé, l'extérieur se retrouve à l'intérieur. L'utopie que l'on croyait inaccessible était bien là, tout près de nous. Gardiens de la forêt Amazonienne, poumon de la Terre, les indiens Zo'és (qui signifie "nous"), vivent depuis longtemps en harmonie avec la nature et leur propre nature. Cette communauté d'hommes libres n'a pas de chef, ni de dieu, ni d'argent. L'activité y est libre sans division du travail ni spécialiste. La seule punition en cas de désaccord se limite à des chatouilles par un petit groupe, à l'écart dans la forêt. Aujourd'hui, l'utopie est de croire que notre société disloquée, sans devenir, va

pouvoir achever son suicide à petit feu, dans la confusion, les guerres, les famines et la destruction de la vie.

Dans le monde des réalistes objectifs, la nature est un objet extérieur et étranger, qu'il faut contrôler, dominer et exploiter. Avec le point de vue de l'écologie unitaire on inclut l'observateur dans son observation, donc l'humain dans la nature, alors on n'a plus besoin de séparations, ce monde est notre monde, la nature notre propre nature. La protection de la nature devient la protection de tous les êtres vivants. Pour le spectacle politique l'écologie n'est plus qu'un produit de plus à exploiter pour en tirer le meilleur profit, qu'elle soit marchandise ou idéologie. Dans ce monde d'isolement où chaque chose a sa place, bien déterminée et bien séparée, l'écologie unitaire surgit comme l'émanation des interactions relationnelles, libre d'inventer son propre équilibre. C'est son seul parti pris, car c'est le parti pris de la vie, l'essence même de son fonctionnement.

Le système capitaliste réalise aujourd'hui la destruction écologique de la société des êtres humains ainsi que de leur planète, de manière insidieuse et diffuse, presque inaperçue dans la confusion, et aussi lentement qu'inversement s'accélère la technologie informatisée et son invasion généralisée.

Comme l'ont affirmé les médecins dans « L'appel de Paris », l'espèce humaine est menacée. La question est trop importante pour être niée d'emblée parce que ce ne serait pas scientifiquement prouvé, alors qu'aucune recherche conséquente en ces domaines n'est effectivement financée. Ceci permet aux pollueurs irresponsables de perpétuer leurs entreprises

dévastatrices, en ramassant sans scrupule les dividendes de leurs forfaits, tout en condamnant le futur proche.

Les dangers sont déjà là, que ce soit les changements climatiques dont on ne connaît pas encore toutes les répercussions ni l'ampleur, les OGM et le vieillissement accéléré, la disparition des espèces, notamment des poissons, et des abeilles dont dépend la pollinisation et dont Einstein disait : « *si l'abeille disparaît, l'humanité en a pour 4 ans* », les pollutions chimiques, électromagnétiques et nucléaires qui sont invisibles mais n'en menacent pas moins notre fécondité, c'est à dire la survie de l'espèce, et provoquent dramatiquement la prolifération accélérée des cancers... et j'en passe !

L'écologie capitaliste mise en spectacle par les médias, n'est qu'une apparence trompeuse qui cache une arnaque suicidaire, des plus dangereuse pour la vie sur la planète. Le programme de ce système qui ne parle que de rentabilité des marchandises, semble se limiter à une augmentation considérable du prix des énergies, des matières premières et des denrées alimentaires. Faire payer les pauvres pour en tirer les meilleurs bénéfices, fera de l'écologie le privilège de quelques profiteurs, et l'argument publicitaire de leur image de marque.

La dictature économique et financière ne reconnaît que la fonction marchande des relations, la prédation. La société des êtres humains ne fonctionne plus. Elle donne seulement l'impression de tourner. Elle tourne en rond mais pas rond. Plus elle fait semblant que tout va bien, plus se détériorent l'organisation, la gestion, la production, les rapports sociaux et humains. L'illusion positive, elle-même, se désagrège à l'ombre de sa mise

en scène. Il ne reste plus qu'un aperçu à court terme, borné à son contexte réduit, myope et stupide.

Par la prédation et la guerre économique, l'exploitation et l'asservissement des populations, la dictature économique détruit systématiquement la cohésion des sociétés. Elle est la négation de la nature même de la vie.

*« Tout ce qui sape l'acceptation des autres, depuis la compétition, jusqu'à la possession de la vérité et d'une certitude idéologique, sape le processus social parce qu'il sape le processus biologique qui l'engendre. »*

Humberto Maturana et Francisco J. Varela,  
*L'Arbre de la connaissance, racines biologique de la compréhension humaine*, 1992.

Le but des actions est moins pertinent que la coordination des diversités des comportements en interaction. Dans l'action émerge une co-dérive naturelle qui est déjà une transformation réciproque effective sans plan préconçu. Le comportement d'un mouvement social est la contrepartie externe de la danse des relations internes des éléments qui le composent. Le système social est un système en changement structural continu. Ces changements se produisent dans les caractéristiques des relations locales, dans la circularité de la communication co-évolutive de ses éléments. De ces changements particuliers surgissent des changements d'efficacité des interactions en mouvement pouvant modifier radicalement le fonctionnement de l'ensemble de la société.

Le début de la fin d'un monde coïncide maintenant avec l'émergence de pratiques coopératives

socialisantes et libertaires, abandonnant au passé les compétitions solitaires dévastatrices, surenchères guerrières de l'appropriation privative.

Le capitalisme financier s'accomplit aujourd'hui en détruisant son propre monde dont il tire tous ses derniers gigantesques profits. Le sort d'une entreprise productive dépend maintenant de sa liquidation lucrative. Un pouvoir condamné à se dévorer lui-même n'a plus que le pouvoir de détruire.

Quittons ce monde qui nous a déjà quitté ! Nous ne nous laisserons pas entraîner dans sa chute, oubliant nos croyances fatalistes, inventant les incroyances d'un autre monde qui commence à se construire, sans que nous puissions l'imaginer de notre situation actuelle. Ceci nous permettra d'être incontrôlables, donc libres.

Nos convictions, parce qu'elles nous semblent évidentes et naturelles, sont des dogmes qui conditionnent à la fois nos perceptions et nos actes. Lorsqu'on oublie de s'agripper à ses croyances habituelles, disparaissent les contraintes réductrices qui les structurent, autorisant à se rendre disponible aux nouvelles situations dans ces espaces libérés où tout devient possible. Dans le monde du spectacle qui se compose d'une multitude de croyances préfabriquées interchangeables, une incroyance ne peut s'inventer qu'en dehors des cadres des croyances consommées. Le désir irrépressible d'une vie autre, est déjà son commencement. En inventant un extérieur imaginaire à partir de nos désirs, peuvent émerger des incroyances immergées dans le cours imprévisible des situations libérées de leur cadre restrictif, là où les relations reprennent toute leur ampleur. Se permettant ainsi de se réaliser librement avec d'autres, de multiples petits

changements surviennent, déclenchant des courants, des avalanches de mouvements imprévisibles susceptibles d'entraîner, au hasard des désirs vécus, des bouleversements irréversibles.

Tout est à prendre, pour le donner sans rien attendre. Partout et nulle part, notre monde, terrain momentané de nos expérimentations, est n'importe où et n'importe quand, imprévisible et irrécupérable, sans idéologie ni parti, libre et sans limite. Sans rien à perdre ni à défendre, abandonnant les divisions et les séparations, nous nous retrouvons unitaires, au milieu de nos réseaux de relations sans entrave, dans la diversité appréciée de nos différences qui deviennent notre force et notre énergie renouvelable et changeante. Quand on n'a ni but à atteindre, ni positions à défendre, que l'on est imprévisible et subversif, tout devient possible car on est libre de changer selon nos désirs au cours des situations vécues.

L'écologie est l'étude des interactions des êtres vivants entre eux, et avec leur milieu. C'est la science des conditions d'existence, et de leurs équilibres naturels. L'écosystème désigne un ensemble qui distingue et sépare les êtres vivants de leur milieu physique. L'écologisme confirme et impose cette séparation comme un postulat naturel, en visant au respect et à la protection d'un environnement considéré comme un monde extérieur.

L'écologie unitaire, compréhension globale des relations entre tous les êtres vivants dans leur propre milieu, est un changement de perspective dans lequel tous les êtres vivants agissent en dépendant les uns des autres, et les hommes, en tant qu'êtres conscients, deviennent co-responsables de leurs conditions



d'existence sur leur planète. Les modèles d'interactions multiples et circulaires qu'elle propose pour expliquer les phénomènes, dépendent de la situation de l'observateur dans son évolution avec les autres, et aucun spécialiste de la séparation ni expert de la vérité unique ne peut y occuper une position dominante.

Le monde des vivants n'a pas besoin de gouvernance, principe autoritaire inventé par les accapareurs de richesse, qui imposent des séparations toxiques dans les relations des écosystèmes, mais plutôt de réseaux locaux et mondiaux permettant aux gens de s'organiser ensemble de façon efficace selon les désirs et les nécessités qu'ils se sont eux-même choisis, en préservant l'équilibre et la cohésion de leur groupe temporaire dans le cours des situations vécues, et des groupes entre eux.

De grands changements sont devenus inévitables, et ceci dans peu de temps. C'est un processus de conservation de l'équilibre dans la dérive de notre vie commune, au cours de l'auto-crédation de notre monde en devenir. Cela viendra, et ça commence déjà car c'est vital pour la conservation de l'entité sociale, mais personne ne peut en prédire ni la forme ni le processus. Nos expériences inventeront notre monde, unifié et diversifié en même temps, dans des jeux de synchronie, de résonance et d'harmonie, à la recherche d'équilibres écologiques dans le cours de leurs dérives naturelles.

Tout devient possible à ceux que n'arrête pas l'in vraisemblable.

Vivons dans le monde que nous inventons !

**Lukas Stella**, août 2008.

## Bibliographie

- ARTUS PATRICK, VIRARD MARIE-PAULE,  
*Le capitalisme est en train de s'autodétruire*, Éditions  
La Découverte, 2005.
- BATESON GREGORY,  
*Une unité sacrée, Quelques pas de plus vers une  
écologie de l'esprit*, Éditions du Seuil, 1996.
- DEBORD GUY,  
*La société du spectacle*, Buchet / Chastel, 1967.  
*Commentaires sur la société du spectacle*, Éditions  
Gérard Lebovici, 1988.
- FISH RICHARD, WEAKLAND JOHN H., SEGAL LYNN,  
*Tactiques du changement*, Éditions du Seuil, 1986.
- GLASERFELD ERNST VON, FOERSTER HEINZ VON,  
RIEDL RUPERT, ROSENHAN DAVID L., BREUER ROLF,  
ELSTER JON, STOLZENBERG GABRIEL, VARELA  
FRANCISCO J., WATZLAWICK PAUL,  
*L'invention de la réalité, Contribution au  
constructivisme*, Éditions du Seuil, 1988.
- HALL EDWARD T.,  
*La danse de la vie, Temps culturel, temps vécu*,  
Éditions du Seuil, 1984.  
*Au-delà de la culture*, Éditions du Seuil, 1979.
- HENRY JULES, LÉGER LÉON,  
*Les hommes se droguent, l'État se renforce*, Éditions  
Champ Libre, 1976.

- KOURILSKY-BELLIARD FRANÇOISE,  
*Du désir au plaisir de changer*, InterÉditions, 1995.
- MARCUSE HERBERT,  
*L'homme unidimensionnel*, Les Éditions de Minuit,  
1968.
- MARX KARL,  
*Manuscrits de 1844*, Éditions Sociales, 1972.  
*Salaire, prix et profit*, Éditions Sociales, 1969.
- MATURANA HUMBERTO, MPODOZIS JORGE,  
*De l'origine des espèces par la voie de la dérive  
naturelle*, Presses Universitaires de Lyon, 1999.
- MATURANA HUMBERTO, VARELA FRANCISCO J.,  
*L'arbre de la connaissance, Racines biologiques de la  
compréhension humaine*, Éditions Addison-Wesley  
France, 1994.
- NARDONE GIORGIO, WATZLAWICK PAUL,  
*L'art du changement*, L'Esprit du Temps, 1993.  
*Stratégie de la thérapie brève*, Éditions du Seuil,  
2000.
- NARDONE GIORGIO, WATZLAWICK PAUL, FISH  
RICHARD,  
*Changements*, Éditions du Seuil, 1975.
- ROBERT DENIS,  
*Révélation*, Les Arènes, 2001.
- SCHRÖDINGER ERWIN,  
*Physique quantique et représentation du monde*,  
Éditions du Seuil, 1992.

SEGAL LYNN,

*Le rêve de la réalité, Heinz Von Foerster et le constructivisme*, Éditions du Seuil, 1986.

VANEIGEM RAOUL,

*Pour l'abolition de la société marchande, pour une société vivante*, Éditions Payot & Rivages, 2002,

*Modestes propositions aux grévistes, pour en finir avec ceux qui nous empêchent de vivre en escroquant le bien public*, Éditions Verticales / le Seuil, 2004.

*Journal imaginaire*, Le cherche midi, 2006.

*Entre le deuil du monde et la joie de vivre*, Éditions Gallimard, 2008.

VARELA FRANCISCO J.,

*Invitation aux sciences cognitives*, Éditions du Seuil, 1989.

WATZLAWICK PAUL,

*Comment réussir à échouer, Trouver l'ultrasolution*, Éditions du Seuil, 1988.

*La réalité de la réalité, Confusion, désinformation, communication*, Éditions du Seuil, 1976.

# Table des matières

<b>Partout et nulle part.....</b>	<b>5</b>
<b>Ni résistance ni programme.....</b>	<b>15</b>
<b>Mythe d'une réalité inévitable.....</b>	<b>23</b>
<b>Imperceptible conditionnement.....</b>	<b>35</b>
<b>Croyances objectives, capacités réduites.....</b>	<b>43</b>
<b>Tactiques opérationnelles.....</b>	<b>57</b>
<b>Stratégies à l'usage d'inventeurs d'incroyances... </b>	<b>65</b>
<b>De l'abandon des séparations à l'écologie unitaire.....</b>	<b>79</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>89</b>

Dans cette période de confusion, où l'économie financière planétaire impose sa dictature « à perpétuité », détruisant les conditions de survie de ses habitants, Lukas Stella remet en question les idées reçues, décrit les solutions de changement actuelles comme inopérantes, car inadaptées aux nouveaux conditionnements de la société du spectacle. Nos expériences d'échecs qui ont construit nos croyances limitantes, sont à l'origine de nos problèmes. C'est la recherche de la solution qui crée ce problème sans solution.

Ce livre peut nous apporter des possibilités qui nous permettent de sortir des pratiques inefficaces de changement. De la pragmatique californienne au constructivisme radical, du détournement à la dérive situationniste, de l'anti-autoritarisme libertaire au refus des contraintes de mai 68, de l'écologie unitaire à l'invention d'incroyances, des relations et des liens se construisent dans l'émergence d'un changement de perspective.

Les détenteurs de vérités suprêmes, prenant leurs prédictions pour des réalités supérieures, n'ont fait que diviser le monde dans des compétitions guerrières qui renforcent la permanence d'une société sans devenir. Or, le rassemblement de nos différences qui s'en mêlent et s'entremêlent au cœur des débats et des ébats, a des capacités bien plus grandes que la somme de ses composantes séparées les unes des autres.

Passant du désir au plaisir de changer ensemble, le recadrage de nos points de vue, décalés dans l'invention de futurs accessibles, change notre interprétation des situations. En modifiant ainsi les règles du jeu, nous augmentons le nombre des choix possibles, créant de nouveaux espaces de liberté. Cela nous permet d'utiliser les vertus de nos défauts, et ainsi débloquent l'accès à nos ressources en sommeil.

Lukas Stella n'apporte pas de vérité désincarnée à consommer sur place, mais propose seulement quelques outils pratiques à expérimenter par soi-même, avec les autres. Le bricolage opératoire collectif se substitue aux croyances réductrices autoritaires. Ce monde de séparations peut alors se reconstruire dans une écologie de la relation.

Ce texte de Lukas Stella fait suite à sa critique de l'informatisation de la pensée, publiée aux Éditions du Monde Libertaires en 2002, dans la brochure « Abordages informatiques », sous le titre « Croyances informatisées dans l'ordre des choses marchandes ».

